

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE

Mars 1981  
28<sup>e</sup> année

327

TARIF DES ABONNEMENTS

|                      | 1 an  | 6 mois |
|----------------------|-------|--------|
| France, Italie ..... | 90 F  | 45 F   |
| Etranger .....       | 115 F | 60 F   |

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de 175 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« A R C A D I E »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « A R C A D I E »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à *Arcadie* à Paris.

Copyright « Arcadie 1981 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1981. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

# A R C A D I E

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE  
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

MARS 1981

## SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| De Chine en France .....   | 140 |
| Les droits de la personne humaine .....  | 141 |
| Une énigme littéraire et érotique,<br>les Sonnets de Shakespeare,<br>par JEAN-LOUIS CURTIS ( <i>suite et fin</i> ) ..... | 146 |
| Balzac était-il homophile ? par WILLIAM BROWN .....  | 154 |
| Comment la timidité rend hétérosexuel,<br>par DOMINIQUE NIDAS .....  | 158 |
| Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .....   | 161 |
| Une histoire critique du mot homosexualité,<br>par JEAN-CLAUDE FÉRAY ( <i>suite</i> ) .....                              | 171 |
| Franck, par ALEXANDRE D'ARÇAIS .....   | 182 |
| Snobisme et homosexualité,<br>par PIERRE FONTANIÉ ( <i>suite et fin</i> ) .....  | 185 |

### LIVRES :

|   |     |
|---|-----|
| <i>François Mauriac</i> de Jean LACOUTURE .....       | 190 |
| <i>Sauna</i> de Jean PAVANS .....                     | 193 |
| <i>L'homophile, cet incompris</i> du Dr DELEU .....   | 194 |
| <i>Un merveilleux dimanche</i> d'André AUDUREAU ..... | 195 |
| <i>Fabrizio Lupo</i> de Carlo COCCIOLI .....          | 196 |

### CINÉMA :

|   |     |
|---|-----|
| <i>Weisse reise</i> de W. SCHROETER ..... | 199 |
|---|-----|

### THÉÂTRE :

|   |     |
|---|-----|
| <i>La nuit juste avant les forêts</i> de B. M. KOLTES ..... | 199 |
|---|-----|

## DE CHINE EN FRANCE

L'homosexualité, en Chine, est considérée comme une maladie mentale. Elle constitue un « désordre de la personnalité » que les psychiatres chinois combattent à l'aide d'une « thérapie du comportement ».

Le vice-directeur de l'hôpital psychiatrique de Pékin reconnaît que le traitement — à ce jour — n'avait pas enregistré beaucoup de succès.

Il a également estimé que le nombre d'homosexuels risquait de s'accroître en Chine au cours des prochaines années en raison de l'atmosphère sociale « plus détendue » régnant actuellement.

Certains homosexuels publiquement critiqués durant la révolution culturelle (1966-1976) ont été depuis « réhabilités » mais ils restent des « malades » souvent « très mal dans leur peau » à affirmé le sous-directeur de « l'hôpital de la stabilité ».

En France, le Syndicat de la médecine générale a adopté le 11 janvier une motion réclamant le retrait de l'homosexualité de la classification internationale des maladies de l'Organisation Mondiale de la Santé, et l'abrogation de l'article 331, alinéa 2 du code pénal.

On peut lire dans cette motion : « Le Syndicat de la médecine générale considère que loin d'être une maladie, l'homosexualité est l'expression d'un droit inaliénable de tout individu, homme ou femme, le droit de s'épanouir dans l'orientation sexuelle de son choix. Le S.M.G. lutte par ailleurs contre toutes les attitudes oppressives du corps médical vis-à-vis des homosexuels : mépris, culpabilisation, prétention de vouloir « les guérir ». Le S.M.G. refuse toute définition qui tende à assimiler l'homosexualité à une déviance ou à une perversion. »

\*  
\*\*

*ARCADIE publiera dans sa livraison d'avril les éventuelles réponses des candidats à la Présidence de la République auxquels elle écrit.*

## LES JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

### LES DROITS DE LA PERSONNE HUMAINE

Extrait de la table ronde

J. VALLI

— Nous ouvrons donc cette table ronde. — Vous connaissez, à ma droite, Daniel Mayer, Président de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme; à ma gauche, M. le Pasteur Dumas; à ma gauche encore en bout de table, avec son traducteur, le Professeur Stern dont vous avez lu sans doute (en traduction française) le livre : « La vie sexuelle en Union-Soviétique ». — Nous avons encore le représentant d'« Amnesty-International » (deuxième personne à ma droite), Lucien Trong dont vous avez lu sans doute le beau livre : « Enfer Rouge mon Amour », et, comme représentant des syndicats, M. Jean-Pierre Bobichon qui représente l'Union parisienne de la CFDT. — Nous avons quelques défections à signaler, de personnes qui étaient annoncées et qui nous ont envoyé un message en s'excusant : d'abord Mme Françoise Gaspard, maire de Dreux, parlementaire européenne. Également un message de M<sup>e</sup> Jean-Denis Brédin. — Enfin une lettre du représentant du Comité des Droits de l'Homme argentin : M. Stagnaro; quand on connaît les violations des droits de l'homme qui existent en Argentine, en Amérique Latine, on comprend naturellement que M. Stagnaro a, peut-être, des obligations plus urgentes. — L'Union des Artistes et des Écrivains, par la voix de son président Denis Clair envoie également un message.

— Je voudrais d'abord brièvement préciser l'objet de ces journées : en effet, il peut sembler outrecuidant (surtout à nos

ennemis, aux gens qui ne nous aiment pas), de rattacher les revendications des homosexuels au problème plus général du respect des droits de l'homme. Un droit en effet, c'est plus qu'une tolérance, c'est plus même qu'une acceptation : un droit définit un principe positif, que s'engagent à garantir les Institutions — et par Institutions, entendons non pas seulement les Institutions politiques, mais également les associations, syndicats, etc. et tout groupement ayant vocation de veiller au respect du droit —. Pour une grande partie de l'opinion publique, il est bien suffisant que le fait homosexuel soit « toléré » et il est hors de question qu'on puisse revendiquer pour lui la reconnaissance du « droit ». — Pour d'autres, mieux intentionnés, la reconnaissance du droit des homosexuels est bien sûr une bonne chose, mais il s'agit d'une tâche bien moins urgente, une tâche secondaire, par rapport à la défense de tant d'autres droits plus importants qui sont bafoués un peu partout de par le monde.

C'est pourquoi il semble que la discussion (si nous voulons répondre à ces objections) doit rencontrer (et j'espère qu'elle les rencontrera) trois séries de problèmes :

D'abord un premier problème qui est d'ordre juridique : dans quelle mesure, et par quel biais, peut-on rattacher le droit pour chacun d'avoir une sexualité de son choix (dès l'instant qu'elle ne perturbe pas l'ordre public) à la définition générale des droits de la personne humaine ? Qu'on les prenne dans leur définition selon le droit positif — c'est-à-dire les déclarations des droits de l'homme, française, américaine, la déclaration universelle des droits de l'homme de l'ONU, la Convention européenne des droits de l'homme — ou qu'on les prenne selon une définition plus large que celle des droits positifs, une définition établie sur le consensus, sur la loi de la conscience naturelle, ou sur la loi de la conscience religieuse et de la foi. Donc première série de problèmes : quels sont les droits que peut, dans ce cadre de la défense des droits de l'homme, légitimement revendiquer la communauté homosexuelle ?

Deuxièmement, nous rencontrerons une réflexion d'ordre politique et social :

Y a-t-il une liaison constante entre le refus du droit des minorités sexuelles et le déni des autres droits fondamentaux ? En d'autres termes : la lutte pour les droits de l'homme peut-elle se partager et se diviser ?

Les participants étrangers, venant de pays où la législation est différente et plus sévère que la nôtre, pourront évidemment apporter leur témoignage sur ce point. Mais nous pouvons

nous-même, dans notre pays, tenter d'observer la présence ou l'absence d'une telle corrélation.

Enfin, notre réflexion doit rencontrer une série de problèmes d'ordre pratique : comment faire respecter ces droits fondamentaux des minorités sexuelles ? En liaison naturellement avec la défense de tous les droits de la personne humaine, puisqu'il n'est pas question de revendiquer de façon isolée un certain nombre de droits. Étant entendu ici que les modes d'action doivent être différents : ils ne peuvent pas être les mêmes dans les pays où l'homosexualité fait l'objet d'une répression juridique, où elle fait l'objet d'une répression politique délibérée et dans ceux, où, comme le nôtre, il s'agit moins d'abroger des textes de lois (bien qu'il faille le faire) ou de lutter contre une répression organisée que d'obtenir dans les faits le droit au respect de la vie privée, lorsque ce droit est violé par la police, par l'employeur, par les supérieurs hiérarchiques, par la presse ou par divers autres groupements.

Je donnerai d'abord la parole aux représentants des mouvements qui ont vocation à faire respecter les droits de l'homme, et d'abord, si vous le voulez bien, à M. Daniel Mayer, président de la Fédération internationale des Droits de l'Homme.

#### DANIEL MAYER

— En entendant, à l'instant même, le professeur Jacques Valli dire qu'il ne s'agit pas de tolérance, je dois dire que je me sentais la conscience tout à fait en repos. Car (cela peut paraître curieux dans la bouche d'un homme qui milite essentiellement pour les droits de l'homme), mais je déteste le mot « tolérance ». Le mot tolérance a l'air de dire « vous n'êtes pas comme tout le monde », cela s'adresse aux Juifs, aux Homosexuels, aux Arabes, aux Nègres, aux Femmes, aux barbus à certains moments, aux jeunes à d'autres moments, suivant les modes. « Vous n'êtes pas comme tout le monde mais... comme je suis généreux, je vous tolère, tel que vous êtes ». Voilà le sens du mot « tolérance » : je le déteste. Et je tiens à vous dire tout de suite que je ne suis pas du tout venu ici avec une âme de paternaliste. Je ne suis pas du tout venu dire : « Ah bien... les homosexuels... moi je ne le suis pas... je vais d'abord voir comment ils sont quand ils sont en groupe et puis... je les défendrai, parce qu'après tout c'est peut-être des hommes comme les autres ». Non, je vous affirme que c'est le genre de défense que vous ne devez pas accepter s'il y en a (pas

ennemis, aux gens qui ne nous aiment pas), de rattacher les revendications des homosexuels au problème plus général du respect des droits de l'homme. Un droit en effet, c'est plus qu'une tolérance, c'est plus même qu'une acceptation : un droit définit un principe positif, que s'engagent à garantir les Institutions — et par Institutions, entendons non pas seulement les Institutions politiques, mais également les associations, syndicats, etc. et tout groupement ayant vocation de veiller au respect du droit —. Pour une grande partie de l'opinion publique, il est bien suffisant que le fait homosexuel soit « toléré » et il est hors de question qu'on puisse revendiquer pour lui la reconnaissance du « droit ». — Pour d'autres, mieux intentionnés, la reconnaissance du droit des homosexuels est bien sûr une bonne chose, mais il s'agit d'une tâche bien moins urgente, une tâche secondaire, par rapport à la défense de tant d'autres droits plus importants qui sont bafoués un peu partout de par le monde.

C'est pourquoi il semble que la discussion (si nous voulons répondre à ces objections) doit rencontrer (et j'espère qu'elle les rencontrera) trois séries de problèmes :

D'abord un premier problème qui est d'ordre juridique : dans quelle mesure, et par quel biais, peut-on rattacher le droit pour chacun d'avoir une sexualité de son choix (dès l'instant qu'elle ne perturbe pas l'ordre public) à la définition générale des droits de la personne humaine ? Qu'on les prenne dans leur définition selon le droit positif — c'est-à-dire les déclarations des droits de l'homme, française, américaine, la déclaration universelle des droits de l'homme de l'ONU, la Convention européenne des droits de l'homme — ou qu'on les prenne selon une définition plus large que celle des droits positifs, une définition établie sur le consensus, sur la loi de la conscience naturelle, ou sur la loi de la conscience religieuse et de la foi. Donc première série de problèmes : quels sont les droits que peut, dans ce cadre de la défense des droits de l'homme, légitimement revendiquer la communauté homosexuelle ?

Deuxièmement, nous rencontrerons une réflexion d'ordre politique et social :

Y a-t-il une liaison constante entre le refus du droit des minorités sexuelles et le déni des autres droits fondamentaux ? En d'autres termes : la lutte pour les droits de l'homme peut-elle se partager et se diviser ?

Les participants étrangers, venant de pays où la législation est différente et plus sévère que la nôtre, pourront évidemment apporter leur témoignage sur ce point. Mais nous pouvons

nous-même, dans notre pays, tenter d'observer la présence ou l'absence d'une telle corrélation.

Enfin, notre réflexion doit rencontrer une série de problèmes d'ordre pratique : comment faire respecter ces droits fondamentaux des minorités sexuelles ? En liaison naturellement avec la défense de tous les droits de la personne humaine, puisqu'il n'est pas question de revendiquer de façon isolée un certain nombre de droits. Étant entendu ici que les modes d'action doivent être différents : ils ne peuvent pas être les mêmes dans les pays où l'homosexualité fait l'objet d'une répression juridique, où elle fait l'objet d'une répression politique délibérée et dans ceux, où, comme le nôtre, il s'agit moins d'abroger des textes de lois (bien qu'il faille le faire) ou de lutter contre une répression organisée que d'obtenir dans les faits le droit au respect de la vie privée, lorsque ce droit est violé par la police, par l'employeur, par les supérieurs hiérarchiques, par la presse ou par divers autres groupements.

Je donnerai d'abord la parole aux représentants des mouvements qui ont vocation à faire respecter les droits de l'homme, et d'abord, si vous le voulez bien, à M. Daniel Mayer, président de la Fédération internationale des Droits de l'Homme.

#### DANIEL MAYER

— En entendant, à l'instant même, le professeur Jacques Valli dire qu'il ne s'agit pas de tolérance, je dois dire que je me sentais la conscience tout à fait en repos. Car (cela peut paraître curieux dans la bouche d'un homme qui milite essentiellement pour les droits de l'homme), mais je déteste le mot « tolérance ». Le mot tolérance a l'air de dire « vous n'êtes pas comme tout le monde », cela s'adresse aux Juifs, aux Homosexuels, aux Arabes, aux Nègres, aux Femmes, aux barbus à certains moments, aux jeunes à d'autres moments, suivant les modes. « Vous n'êtes pas comme tout le monde mais... comme je suis généreux, je vous tolère, tel que vous êtes ». Voilà le sens du mot « tolérance » : je le déteste. Et je tiens à vous dire tout de suite que je ne suis pas du tout venu ici avec une âme de paternaliste. Je ne suis pas du tout venu dire : « Ah bien... les homosexuels... moi je ne le suis pas... je vais d'abord voir comment ils sont quand ils sont en groupe et puis... je les défendrai, parce qu'après tout c'est peut-être des hommes comme les autres ». Non, je vous affirme que c'est le genre de défense que vous ne devez pas accepter s'il y en a (pas

aujourd'hui j'en suis convaincu) qui entendent vous défendre ainsi. Car alors, ils créent des complexes, et peut-être ceux qui parlent ainsi se créent-ils des complexes à eux-mêmes.

En réalité, le problème qui se pose, pour la Fédération internationale des Droits de l'Homme, pour la Ligue française des Droits de l'Homme (qui m'a en même temps donné mandat de la représenter), c'est tout simplement le refus des discriminations, à l'égard d'un certain nombre d'hommes ou de femmes, parce que ces hommes ou ces femmes ne rentrent pas dans le moule classique que la majorité veut imposer. Et c'est cela le problème : c'est un problème de défense des droits des minorités. Des minorités... approximatives (on ne fait pas de sondage en ce genre de problème), mais enfin une sorte de minorité, il se trouve qu'effectivement... les nègres... les juifs... les arabes... les homosexuels et même... les barbus, sont probablement minoritaires et il convient de penser que ce sont des êtres exactement comme les autres, et qu'on n'a pas le droit de discriminer à leur rencontre.

Alors ici, le problème se pose : Il y a des discriminations individuelles, nées pour les uns de la catéchèse chrétienne de l'enseignement du mépris ; pour les autres d'une morale théorique, ou fabriquée de toutes pièces ; pour d'autres de la religion ; pour d'autres, de leur conception de la société. Et tout cela, « ruminé », générations après générations, cela crée des comportements individuels contre lesquels nous avons le devoir de lutter, par les voies de l'éducation, par les voies de la conviction, de la persuasion. Mais il y a un autre type de discriminations qu'il est absolument impossible de tolérer : c'est la discrimination « légale ». C'est la discrimination faite par le « Pouvoir » et la plupart du temps pour le pouvoir du moment, le pouvoir politique. Il est bien évident que je ne découvre rien et je ne vous apprends surtout rien, en vous disant que le récent vote du Sénat, créant un âge différent s'il s'agit d'attentat aux mœurs, suivant que l'on est homosexuel ou que l'on est hétérosexuel, est le type même de la discrimination que l'on n'a pas le droit d'accepter. Dans une des lettres d'excuses que vous nous avez lues mon cher Président, il a été précisé, il a été rappelé, que c'est de l'époque de Vichy que sont nées ces discriminations. On pouvait espérer que trente-cinq ans après la chute de Vichy, trente-cinq ans après la fin de l'hitlérisme, la République Française cinquième du nom, ne reprendrait pas à son compte ce qui nous avait été imposé par la défaite et par l'hitlérisme. Eh bien, on est en train de découvrir qu'il y a une majorité sexuelle qui est donc fixée à

quinze ans pour les hétérosexuels, alors qu'elle est de dix-huit ans pour les homosexuels.

Toujours est-il qu'il est absolument impossible d'accepter l'idée d'une discrimination. Ce qui revient à interpréter les mots qui sont dans les diverses constitutions des déclarations des droits de l'homme. Lorsque, par exemple, la déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, déclare que « les hommes sont égaux en droits etc. etc. », « quelle que soient leur race, leur religion, la couleur de leur peau, etc. », « et leur sexe », il faudrait peut-être que l'on admette l'idée qu'il ne s'agit pas du sexe de naissance, *mais de la vie sexuelle*. Et peu importe aux gouvernants qu'on se découvre à soi-même une vie sexuelle différente de la vie sexuelle de la majorité. Après tout il y a eu des sociétés (et le nom de votre revue évoque l'une d'entre elles) où l'homosexualité était l'apanage, était le fait, la vie quotidienne des plus grands philosophes, des plus grands penseurs de la Grèce Antique.

Je veux dire que le véritable problème est tout bonnement que les homosexuels aient à la fois la même protection, et les mêmes difficultés lorsqu'ils s'éloignent de la loi classique, de la loi normale qui fait que tous les êtres sont absolument égaux. Ce sont ces choses là que je voulais dire très rapidement devant vous. Je crains que l'adoption d'un texte discriminatoire tel que le Sénat vient de l'adopter avec l'accord du Gouvernement, montre une régression.

## J. VALLI

En énonçant les grands principes de son mouvement, M. Daniel Mayer a, je crois, parfaitement résumé la situation, assez paradoxale, dans laquelle se trouve la France actuellement, qui était autrefois, jusqu'à la III<sup>e</sup> République, en tête des pays pour la libéralité de sa législation, et qui se trouve maintenant en queue de l'Europe. C'est l'occasion justement de réfléchir ensuite sur les luttes que nous avons encore à mener.

(à suivre)

## UNE ÉNIGME LITTÉRAIRE ET ÉROTIQUE : LES SONNETS DE SHAKESPEARE

(suite et fin)

par JEAN-LOUIS CURTIS.

Au moment où Shakespeare commence à écrire les Sonnets, le comte de Southampton a dix-huit ans. Il est célèbre pour sa beauté presque féminine et les longues boucles de sa chevelure. Sa famille voudrait le marier à Lady Elisabeth Vere, la petite-fille du Lord Trésorier. Le comte se trouve trop jeune ; il refuse. Sans doute entendait-il s'amuser un peu avant de s'établir. Shakespeare est alors âgé de vingt-huit ans ; et lui, il se trouve vieux. Selon les normes de l'époque, il a, en effet, cessé d'être un jeune homme. Il a perdu ses cheveux, il est presque chauve. Les sonnets retentissent de plaintes relatives à l'écart des âges entre lui et Southampton, et aux outrages du temps. Southampton était, officiellement, le « patron », le protecteur du poète. Il est très possible que Lady Southampton ait demandé à Shakespeare d'user de son influence sur le jeune homme pour l'engager à se marier. Les 17 premiers sonnets sont une longue objurgation, qui peut être résumée comme suit : « Ta beauté, hélas, passera. Il faut que tu la perpétues dans la personne d'un fils. Hâte-toi de procréer ce « tendre rejeton » dans le visage duquel tu retrouveras ton été, lorsque quarante hivers assiègeront ton front ». De sonnet en sonnet, le ton devient plus ardent et plus impérieux : « Crée un autre toi-même par amour de moi ». Jamais Shakespeare ne se réfère aux autres avantages de l'état matrimonial, qui seraient, par exemple, le bonheur avec une femme aimée, la joie d'un foyer, la fondation d'une lignée. Non. S'il engage Southampton à se marier, c'est uniquement pour que sa beauté si précieuse ne soit pas définitivement perdue, pour qu'elle renaisse dans un autre être.

(1) Voir Arcadie n° 326.

Soudain, le sonnet 18 introduit un nouveau thème, celui de l'immortalité poétique. Ce n'est plus un enfant qui doit perpétuer la beauté du dédicataire. Cette mission sacrée est confiée au poète lui-même :

Mais ton éternel été ne s'effacera point  
Ni ne perdra la beauté qui t'est propre ;  
Ni ne se vantera la mort qu'en son ombre tu erres,  
Lorsque en vers éternels, avec le temps tu grandiras :  
Tant qu'on respirera, ou que tes yeux verront,  
Ceci vivra aussi et te donnera vie.

C'est la tranquille assurance du génie qui se connaît comme tel et sait qu'il vaincra le temps. Assurance d'autant plus saisissante que le poète, tout au long des sonnets, se montre le plus souvent comme un être doux et désarmé, modeste, et même humble. Mais l'homme qui cohabite avec un génie peut ressembler à tout le monde et souffrir les souffrances communes ; le génie n'en a pas moins conscience de sa grandeur et de sa force.

Le sonnet 18 commence par les vers célèbres, qui semblent empruntés à un Cantique des cantiques élisabéthain :

*Shall I compare thee to a summer's day ?  
Thou art more lovely and more temperate.  
Te comparerai-je à un jour d'été ?  
Tu es plus aimable et plus tempéré.*

Nous reviendrons tout à l'heure sur un autre sonnet célèbre, le 20<sup>e</sup>, qui apporte probablement la seule réponse certaine à la question que l'on peut se poser dès maintenant : quelle est la nature de cet amour exprimé par le poète avec tant de liberté et d'éclat ?

A partir du sonnet 18, le poète exalte la beauté de son ami. Puis, les choses se gâtent : l'ami a été séduit par la femme aimée du poète ; et il a succombé. Le poète trompé souffre de cette double trahison ; mais il pardonne. Vient ensuite une séquence d'environ trente sonnets dont les thèmes sont : le temps destructeur, la hantise de la mort et de la séparation. Au sonnet 78, une péripétie : l'ami semble favoriser un poète rival. Nouvelle et douloureuse trahison. Dans les derniers sonnets (127 à 152), l'auteur évoque « la dame brune », cette femme sensuelle et rusée qui a trompé le poète avec l'ami, et que le poète persiste à aimer, tout en la maudissant.

Nous avons donc ici une situation amoureuse assez bizarre : c'est le triangle classique, une femme, deux hommes, mais dont les rapports internes sont inversés : l'un des deux hommes aime son rival et éprouve à l'endroit de sa maîtresse un sentiment où se mêlent mépris, haine, répulsion et esclavage sensuel :

J'ai deux amours, bonheur et tourment de ma vie,  
Qui, tels deux esprits, m'inspirent toujours.  
Le bon ange est un homme blond et beau,  
Le mauvais ange une femme au teint funeste.  
Pour hâter mon enfer, mon démon femelle  
Courtise mon bon ange et me l'enlève,  
Tentant sa pureté par son orgueil pervers.

L'aveu le plus brûlant de l'amour du poète, le plus candide aussi peut-être, se trouve dans le sonnet 42 :

Que tu la possèdes, ce n'est pas là mon chagrin,  
Et pourtant on peut dire que je l'ai bien aimée.  
Mais qu'elle te possède, voilà ma suprême douleur.

Il est moins jaloux de l'ami qui lui a volé sa maîtresse, qu'il n'est jaloux de sa maîtresse parce qu'elle « possède » son ami.

L'identification de la « dame brune » a soulevé autant de débats que celle du dédicataire. On a avancé les noms de Mary Fitton, demoiselle d'honneur de la reine, qui fut chassée de la cour à vingt-deux ans pour s'être laissée séduire par Pembroke (Elisabeth ne badinait pas avec l'honneur des filles de l'aristocratie); de Penelope Devereux, la sœur du comte d'Essex; de Lucy Negro, une courtisane qu'on surnommait « la négresse », peut-être parce qu'elle était d'origine antillaise, ou bien gitane; enfin (mais j'en passe) de Jane Shepherd, épouse d'un marchand de vin et aubergiste d'Oxford, Davenant. Elle eut un fils; qui fut le filleul de Shakespeare, et qui se targuait d'être le fils du poète. Quand Shakespeare voyageait entre Londres et Stratford, il descendait chez les Davenant, à la Taverne de la Couronne. Un ouvrage en vers de Willobie (*Willobie his Avis*), publié en 1594, raconte l'histoire de la belle Avis, épouse d'un hôtelier, laquelle Avis inspire une grande passion successivement à deux amis, H. W. et W. S. Ces initiales pourraient être celles de Henry Wriothley (Southampton) et de William Shakespeare. D'autre part, Shakespeare est nommé dans la préface de l'ouvrage, en tant qu'auteur du *Viol de Lucrece*.

Ici encore, l'identification de la dame brune est un problème

qui intéresse les chercheurs en biographie et en histoire. Pour nous, peu importe que l'original ait été une demoiselle d'honneur de la reine, une hôtelière d'Oxford ou une courtisane antillaise. L'important est qu'une « dame brune » soit au centre des Sonnets, dont vingt-six (127 à 152) lui sont adressés.

Le « poète rival » a aussi plusieurs candidats. Celui qui émerge actuellement est Christopher Marlowe, le seul de ses confrères en poésie que Shakespeare pouvait véritablement considérer comme un pair. Shakespeare lui rend hommage en parlant de sa « grande poésie qui vogue fièrement à pleines voiles ». Il pouvait craindre la mauvaise influence de Marlowe sur son ami, car l'auteur d'*Édouard II* avait de bonnes raisons de s'intéresser de près à la beauté du jeune Southampton, lui qui déclarait crûment : « Seuls, les sots n'aiment pas le tabac et les garçons ».

Il existe deux exégèses différentes, et même opposées, des Sonnets. La première étudie cette œuvre comme un pur exercice académique sur des thèmes en vogue. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le rapport patron-poète impliquait un échange de bons procédés : le patron aidait financièrement le poète, parfois même l'entretenait complètement. En retour, le poète couvrait d'éloges le protecteur qui lui assurait la subsistance. Ainsi s'expliqueraient les torrents d'admiration et de *love* qui se déversent dans les Sonnets : exagération poétique qu'il faut se garder de prendre au pied de la lettre. Les sonnets concernant la dame brune relèvent aussi d'un répertoire courant à l'époque : tous les sonnettistes élisabéthains se plaignent des tourments infligés par leur « dame » et lui reprochent parfois ses infidélités. Bref, nous sommes en présence d'un splendide monument de virtuosité stylistique, mais non pas d'une confession. L'homme Shakespeare est complètement absent des Sonnets.

La seconde exégèse prend exactement le contrepied de la première : les Sonnets sont un long aveu. Le poète a donné une expression poétique à des tourments réellement éprouvés par lui. L'œuvre est autobiographique, avec juste les transpositions indispensables que suppose l'expression littéraire d'une expérience vécue. Le poète Wordsworth voyait dans les Sonnets « la clé même avec laquelle Shakespeare nous ouvre son cœur ».

Je crois que ce sont les tenants de la confession qui ont raison, contre les tenants du pur formalisme. Ma conviction est fondée sur la critique interne : il est impossible de lire les Sonnets sans ressentir qu'il s'agit là d'un véritable amour, d'une vraie jalousie, d'une vraie tristesse, d'une vraie douleur. Tout

lecteur un peu sensible distingue une émotion authentique de la reconstitution verbale et savante d'une émotion supposée. Si les Sonnets étaient un simple exercice, l'auteur se serait soucié de traiter les thèmes (jalousie, amitié trahie, femme infidèle) selon une plus grande conformité aux modes contemporaines. Or, il s'en écarte considérablement. L'histoire qu'il raconte n'est nullement conventionnelle. Les rapports entre les trois personnages ne sont pas du tout ce que l'on pourrait attendre. Donc, il s'agit vraisemblablement d'une expérience intime, non d'une variation académique sur des motifs consacrés.

Que faut-il en conclure ? Que Shakespeare a aimé d'amour l'adolescent à qui s'adressent les Sonnets ? Qu'il y eut chez lui, entre 1592 et 1595, une crise sentimentale et (ou) érotique de nature homosexuelle ? Ce n'est pas aussi simple. Une fois de plus, rapportons-nous au texte.

Un commencement de réponse à la question pourrait se trouver dans deux vers du sonnet 41, que je mets en italiques :

Tous ces jolis péchés que commet ton caprice,  
Quand je me trouve absent de ton cœur,  
Vont bien à ton printemps et à ta beauté.  
Car la tentation suit tes pas en tous lieux...  
*Et quand une femme le courtise, quel fils de femme  
La repoussera par dédain, avant qu'elle ait gagné ?*

Ces deux derniers vers indiquent clairement les dispositions tout à fait orthodoxes de Shakespeare à l'égard de la sexualité, et notamment de la sexualité de son ami : il lui pardonne sa trahison, parce qu'il comprend fort bien qu'un jeune homme normalement constitué (« un fils de femme ») ne puisse résister à la tentation que lui présente une femme. S'il y avait eu chez l'auteur des Sonnets une tendance homosexuelle consciente et forte, aurait-il eu cette conception des choses ? Et surtout, l'aurait-il exprimée dans ces termes ? C'est douteux.

Une réponse beaucoup plus explicite est apportée par le fameux sonnet 20, dont j'ai réservé l'examen pour la conclusion de cette brève étude. Sacrifiant l'élégance à l'exactitude, je vais le traduire mot à mot :

« C'est un visage de femme, peint par la main même  
de la Nature,  
Que tu as, toi, maître-maîtresse de ma passion ;  
Un doux cœur de femme, mais ignorant  
La versatilité, art des femmes perfides ;

Un œil plus brillant que le leur, moins faux  
dans ses ocellades,  
Et qui dore l'objet que touche son regard.  
Homme par la forme, subjuguant toutes les formes vivan-  
tes,  
Femme tout d'abord tu fus créée ;  
Mais la Nature, en te forgeant, tomba folle de toi,  
Et, par une addition, m'a frustré de toi :  
En t'ajoutant une chose qui ne peut me servir.  
Mais puisqu'elle t'a armé d'un dard pour le plaisir  
des femmes,  
Que ton amour soit mien, et que la jouissance de ton  
amour  
soit leur trésor. »

On ne saurait être plus clair : tu es un homme ; donc je ne puis t'aimer charnellement ; en conséquence, donne aux femmes ton amour physique, sexuel (puisque tu es *pricked out for women's pleasure*) et réserve-moi ton amour de tête et de cœur.

Ce sonnet 20 exprime, le plus nettement possible, une sublimation, ou une volonté de sublimation platonicienne : ce que souhaite le poète, c'est l'union des esprits et des cœurs, le pur amour.

Il reste que le ton, l'accent, les accents des Sonnets, l'imagerie sensuelle dont ils font usage, l'intensité douloureuse du sentiment qui les anime, ne sont pas compatibles avec cette sublimation platonicienne, qui devrait être un lieu d'effusion calme et de contemplation. Là où devrait régner la sérénité de l'extase, se lèvent en tumulte les orages de la passion. Doit-on en déduire que Shakespeare a délibérément menti et que le sonnet 20 est un camouflage imposé par la prudence ? Non. Le camouflage n'est pas conforme à ce que nous savons du poète, à la personnalité de Shakespeare telle qu'elle se dégage de l'œuvre ; et il n'est pas conforme non plus au caractère de l'époque. Le camouflage par prudence est une conduite qui apparaît beaucoup plus tard dans l'histoire littéraire : au XVIII<sup>e</sup> et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'émergence d'une classe dirigeante d'origine bourgeoise et l'établissement de gouvernements bourgeois (aussi bien Victoria que Louis-Philippe). Sous Elisabeth, un amour d'orientation homosexuelle pouvait s'exprimer impunément par le truchement du lyrisme, de la poésie, parce qu'il empruntait un langage alors commun à l'amour hétérosexuel et à l'amitié, et que le langage spécifique de l'homosexualité n'existait pas : les choses n'étaient pas nom-

mées ; on ne savait pas très exactement de quoi parlait le poète. D'autre part, penser que Shakespeare masque la vérité dans le sonnet 20, en affirmant que son amour est et doit rester pur, c'est supposer chez lui une conscience précise de la nature du sentiment qu'il éprouve. Or, je hasarderai une hypothèse qui peut, à première vue, paraître paradoxale : Shakespeare n'avait pas une conscience exacte de la nature du sentiment qu'il éprouvait pour Southampton. Il n'est pas Marlowe, c'est-à-dire un pédéraste confirmé et pratiquant, qui depuis son plus jeune âge sait très bien ce qu'il désire. Shakespeare est un homme tout à fait normal, un hétérosexuel sans problème, qui aime les femmes d'un amour ardent et qui vénère l'institution du mariage (même si le sien n'a pas été des plus réussis). C'est ce qui ressort d'un examen de sa vie, comme d'un commerce familial avec son œuvre. Seulement, il s'est passé pour lui, à un certain moment critique de sa vie (à vingt-huit ans, lorsque, en bon Élisabéthain, il estimait qu'il avait perdu la jeunesse), un phénomène très proche de celui dont il a fait le ressort dramatique de plusieurs de ses comédies : l'erreur sur la personne, la confusion des sentiments. Comme ses Orlando, Orsino, Antonio, Guiderius et Arviragus, il a été la victime d'un stratagème de la nature : l'indifférenciation sexuelle apparente de l'adolescence, le « sexe surnaturel de la beauté », qui, chez des êtres jeunes, peut « subjuguier toutes les formes vivantes » et « frapper d'étonnement » le cœur des femmes et des hommes. Pareil à Viola-Cesario, à Rosalinde-Ganymède, à Imogène-Fidèle, le comte de Southampton, dans tout l'éclat de ses dix-huit ans, avec sa beauté épiciène, ses longues boucles féminines, ses manières douces, participe de ce sexe surnaturel de la beauté, par lequel la Nature se plaît à jeter le trouble dans les cœurs des plus innocents. Shakespeare a succombé, comme succombent, en toute innocence, les jeunes hommes de son théâtre : il est tombé amoureux de Southampton, très naïvement, non parce que la beauté de Southampton est celle d'un homme, mais parce que c'est celle d'un ange.

Le sonnet 20 est véridique : quand le poète distingue entre l'« amour » et la « jouissance de l'amour » (c'est-à-dire l'acte de possession sexuelle) et qu'il décline la seconde, il est sincère : non seulement il n'a pas le désir de posséder Southampton sexuellement, mais la seule pensée de cet acte le révolterait sans doute. Pourtant, l'émotion suscitée en lui par Southampton est sensuelle, car elle est fondée sur l'aperception de la beauté physique. C'est dans cette marge très étroite et très fragile entre l'émotion sensuelle et la convoitise sexuelle, que

frémit, s'épanouit et s'exprime l'amour du poète, — amour douloureux, comme l'est tout amour qui ne peut pas et ne veut pas s'accomplir charnellement.

Dans ce contexte émotionnel, parler de l'homosexualité de Shakespeare serait sommaire et aventuré. Il faut parler d'une crise passionnelle, d'une sorte d'accident de parcours, qui survient dans la vie de Shakespeare à un tournant critique (la fin de la jeunesse), mais qui n'est pas relié à ce qui précède ni à ce qui suit. Crise passionnelle qui, à travers l'erreur sur la personne, réveille une sensualité non génitale, sans destination précise, car, ni homme ni femme, mais peut-être l'un et l'autre à la fois (*master-mistress*), l'être aimé est un ange.

Telle est, selon moi, l'interprétation que l'on pourrait donner des Sonnets, mais en n'oubliant pas que celui à qui s'applique l'analyse n'est pas un homme comme les autres, mais un poète de génie, et que c'est dans cette dimension exceptionnelle, transcendante et toujours mystérieuse pour nous, la dimension du génie, que retentissent les émotions dont nous avons essayé de définir la nature en interrogeant le texte des poèmes. Ici, nos faibles déductions ne fonctionnent que d'une manière toute relative. Gardons-nous de soumettre Shakespeare au traitement réducteur que les cliniciens de cette fin du xx<sup>e</sup> siècle réservent à de moindres seigneurs des Lettres. Il en sortirait indemne ; pas nous. Les sonnets ne sont pas l'aveu sans fard d'un amour homosexuel, mais quelque chose de plus subtil et de plus rare : le pathétique témoignage d'un grand poète sur le prestige fatal de la beauté, sur la puissance de l'Éros qui égare l'instinct et brouille la différenciation sexuelle. Dans *Comme il vous plaira*, Orlando ne sait plus s'il feint de courtiser Ganymède ou s'il le courtise pour de bon : au prétendu pastoureau qui lui dit : « tenez votre promesse » [de venir le lendemain], il répond : « Non moins religieusement que si tu étais vraiment ma Rosalinde ». La méprise est accomplie : l'amour s'adresse à une créature androgyne, comme Southampton le fut, pendant deux ans peut-être, pour Shakespeare.

JEAN-LOUIS CURTIS.

## BALZAC ÉTAIT-IL HOMOPHILE ?

par WILLIAM BROWN.

L'interrogation a été posée vers 1838 dans les milieux littéraires quand Balzac devient un auteur à succès après la publication d'Eugénie Grandet reconnue comme un chef-d'œuvre.

Dans son œuvre en contrepoint du thème féminin le thème misogyne si important dans l'œuvre (la femme détruit) la véritable énergie ne trouve à s'employer vraiment que dans l'amitié virile.

Des accusations précises ont été portées et il est certain que Balzac aimait à s'entourer de jeunes gens et parfois d'un harem de secrétaires mâles.

Si toutefois dit-on il y a homosexualité Balzacienne il s'agit d'une incarnation du thème de la puissance. Jamais d'une croix à porter ou d'une honte secrète. La fraternité virile est certainement un thème balzacien mais elle n'est ni une tare, ni une malédiction. Elle est un choix au nom de l'homme total contre une société de dissolution.

Dans « Illusions perdues » le livre le plus caractéristique à cet égard, Balzac se dépeint lui-même à 24 ans sous le nom de David Léchard, le jeune imprimeur d'Angoulême. David avait les formes que la nature donne aux êtres destinés à de grandes luttes. Il avait un large buste, de larges épaules, un visage brun de ton coloré, gras, supporté par un gros cou, enveloppé par une abondante chevelure noire, les lèvres épaisses, les yeux où brûlait le feu d'un unique amour et l'on devinait dans cette force les éclairs du génie qui s'élance. C'était donc le portrait de Balzac lui-même.

Il rencontre un ancien condisciple d'école, Lucien Chardon fils d'un pharmacien ruiné, poète à ses heures.

Il le prend avec lui dans son imprimerie et ensemble ils s'ennivrent de littérature et de poésie.

Il renoue les liens d'une amitié très tendre et le frontispice de l'édition représente les deux poètes, David et Lucien ; Lucien a

BALZAC, HOMOPHILE ?

la tête mollement appuyée sur l'épaule de son ami. Portrait de Lucien qui devait ensuite prendre le nom de sa mère, de Rubempré.

Lucien se tenait dans une pose gracieuse son visage avait les traits de la beauté grecque, la blancheur veloutée des femmes, les yeux d'un bleu sombre, il avait la fraîcheur d'un enfant, des sourcils bruns comme tracés au pinceau, les yeux bordés de longs cils châtons, une blonde chevelure bouclée.

Le sourire des anges errait sur ses lèvres de corail, rehaussé par de belles dents.

Il était mince et de taille moyenne, on aurait été tenté de le prendre pour une fille déguisée. Il avait les hanches conformées comme celles d'une femme.

David l'admirait vivement séduit par le brillant esprit de Lucien (et sous entendu par son physique).

Dans cette *amitié* l'un d'eux aimait avec idolâtrie c'était David. Aussi Lucien commandait-il en femme qui se sent aimée. David obéissait avec plaisir se trouvant lourd et commun. Depuis environ trois ans les deux amis avaient confondu leurs destinées si brillantes dans l'avenir.

Ensuite comme il fallait faire un roman acceptable pour le public, entrent en scène deux femmes. La sœur de Lucien, Eve, qui travaille à son tour dans l'imprimerie et que David plus tard épousera.

Tout rentrera alors dans la norme.

D'autre part Lucien introduit plus tard dans les milieux mondains de la ville, trouve en Mme de Bargeton, une femme de 40 ans, une protectrice passionnée, qui lui fait réciter des vers dans son salon.

Il devient soit-disant très amoureux de la dame et elle l'emmènera plus tard à Paris où il deviendra un dandy et vivra avec une fille nommée Coralie.

Dans le second livre des « Illusions perdues » Lucien après des échecs littéraires à Paris reviendra à pied à Angoulême, complètement désespéré il s'arrête sur le bord de la Charente et songe à s'y jeter quand survient l'abbé Herrera seconde incarnation de Vautrin (voir le père Goriot).

Ce mystérieux prêtre espagnol, portant une perruque noire, fasciné par la beauté de Lucien l'emmène dans sa voiture, lui montre qu'il a beaucoup d'argent et lui dit : Je ferai de toi un des rois de Paris si tu veux m'appartenir corps et âme. Cela dit bien ce que cela veut dire.

Lucien qui est faible de caractère accepte la vie de luxe qui lui est offerte à Paris. Il redevient un dandy et loge dans un bel

appartement, a chevaux et voiture, mais l'abbé Carlos Herrera est là dans l'ombre, qui dirige tout.

Il dira plus tard en s'effondrant sur le cadavre de Lucien : J'étais son père et j'étais sa mère ! Je le bordais tous les soirs dans son lit, comme un marmot et il me racontait tout.

Précédemment dans « Le père Goriot » sous le nom de Vautrin, il avait rencontré dans la pension de famille un jeune méridional ambitieux, Rastignac à qui il prêtait de l'argent en échange sans doute de certaines complaisances.

Plus tôt au bain, il avait connu un jeune homme nommé « Madeleine ». Le bagnard Jacques Collin s'était déguisé en gendarme pour le faire évader.

On a dit que Vautrin était le personnage central de la Comédie humaine dans lequel Balzac avait mis beaucoup de lui-même.

Il est certain que par vanité Balzac aimait à fréquenter des femmes du monde, comme Mme de Berny ou Mme Hanska mais il paraît certain que dans sa vie privée, il a dû aimer beaucoup de jeunes gens.

Dans une envolée lyrique il s'écrit : Quelle belle tâche qui n'a d'autre instrument que l'amour.

Ces alliances illustrées d'ailleurs par l'exemple d'Aristote, de Socrate, d'Alcibiade, de Pompée et de Scilla (qui ont régné conjointement), ces alliances (unions homosexuelles) si monstrueuses aux yeux du vulgaire sont fondées sur le sentiment.

Dans « Splendeur et misères » le faux prêtre Herrera s'est promis, Coralie et Esther mortes d'avoir pour lui seul « le petit ». Il visait depuis longtemps à cette possession, mais consentie, partagée par Lucien qui se donnait à lui comme il s'était donné à ces femmes. Cette espérance au cœur... dans l'attente que Lucien acceptant la puissance qu'il lui offre lui appartienne enfin complètement. Le créateur est dominé par la créature, mais s'il n'est plus le maître, il n'est pas l'amant. Lucien s'esquive dans la mort. C'est la scène déchirante de la lettre de Lucien. Le personnage de Vautrin Herrera apparaît comme dominant toute la comédie humaine par sa signification autobiographique.

Lucien s'il représente pour lui plus qu'un fils, plus qu'une femme aimée, plus qu'une famille, Lucien est aussi cette femme aimée.

Il a pu rencontrer beaucoup de ces femmes du monde dans les salons, et les décrira hautaines et autoritaires. Comme celle qui se présente chez M. Camusot le juge d'instruction. Il lui apprend que Lucien a fait des aveux complets, la dame lui

arrache la feuille des mains et la jette dans le feu de la cheminée. C'est une des scènes les plus piquantes du roman et du film qui en a été tiré.

Plus tard Herrera relâché va s'évanouir au cimetière du Père Lachaise sur la tombe de Lucien.

Plus tard comme dans l'histoire de Vidocq il deviendra un des chefs de la police.

Balzac était un génie de notre littérature.

WILLIAM BROWN.

---

ROBERT MERLE

PARIS MA BONNE VILLE

« la qualité unique du vécu... »

Éd. Plon. 522 pages — 78 F

---

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

## COMMENT LA TIMIDITÉ REND HÉTÉROSEXUEL

Une analyse profonde de mon comportement (sans l'aide d'aucun psychanalyste : je n'en ai jamais consulté) me le révèle sans doute possible : c'est la timidité qui se trouve en grande partie à l'origine de mon hétérosexualité artificielle.

Résultat paradoxal, puisque beaucoup d'observateurs soi-disant éclairés prétendent, pour expliquer l'inexplicable naissance de l'homosexualité, qu'elle serait fonction d'un tempérament immature, lui-même produit par une timidité congénitale qui pousserait l'individu à vouloir rentrer dans le giron maternel. Donc à vénérer excessivement sa mère et, par voie de conséquence, à fuir toute femme en qui il craindrait « de violer maman ». L'homosexuel, en raison de son inhibition fruit de sa timidité, serait à tout jamais incapable de liquider le fameux complexe d'Œdipe.

Il faut croire que les mêmes causes produisent des effets différents et mêmes opposés et qu'en particulier, la timidité, susceptible de transformer un hétérosexuel né en homosexuel artificiel, peut réussir le phénomène exactement inverse.

Que les voies de la Providence, comme diraient certains, sont impénétrables ! Comme la Nature tout court et la nature humaine spécialement, ainsi que l'énonceraient certains autres, sont retorses ! Si j'étais d'un caractère entier et bien structuré, je n'eus obéi qu'à mes propres suggestions et fus resté uniquement homophile. Et peut-être même passif ! Or, c'est parce que je suis pareil à la violette des bois à l'instar, paraît-il, d'une majorité d'homophiles, que, finalement, je ne le suis pas tout-à-fait !

Je crois distinguer trois facteurs qui convergent en moi pour aboutir à ce résultat inattendu, en sachant bien que ce serait trop simple si les choses étaient seulement aussi compliquées et si ces trois raisons (deux psychologiques, une physique) suffi-

## LA TIMIDITÉ

saient à élucider l'énigme perpétuelle que tout homme constitue pour lui-même.

Première raison : le monde viril, « les hommes », ces espèces de dieux beaux et brutaux, effraye l'Enfant que je suis une fois pour toutes, à l'exemple d'un grand nombre de mes semblables, homophiles ou artistes. Le monde des femmes est, par essence, plus ouvert ; il paraît plus accueillant, plus rassurant.

Mais j'aurais pu me contenter d'être garçon coiffeur ou couturier, comme les autres ! Malheureusement, je n'aime guère les chiffons et rien, dans mon contexte familial ou social, ne me prédisposait à la coiffure.

Voilà toutefois qu'intervient le second facteur : très jeune, les hommes vous courent après. Hélas ! la jeunesse, à leurs yeux et pour leurs appétits, est fort brève : le temps de la courte adolescence humaine. Or, au moment précis où l'on cesse d'intéresser les hommes, les femmes vous trouvent intéressants.

En raison même de ma timidité, je suis un mauvais résistant et vais vers le plus facile. De nature plastique, je cède aisément aux suggestions, aux pressions sociales et individuelles, celles-ci fussent-elles les plus douces. J'aime plaire et j'aime plaire à tout le monde. Et un nombre important de femmes raffolent, sexuellement, des homophiles.

C'est alors que joue le troisième mobile, le facteur physique, important et même essentiel, car lui seul rend le phénomène possible : une robuste santé, que je suppose héritée de mes ascendances terriennes pourtant assez lointaines (près de deux siècles) me dote d'un tempérament exigeant.

Telles sont les raisons pour lesquelles, toujours insatisfait et rougissant tel un collégien éternel, j'accepte l'amour des dames et recherche, sans avoir souci de leur sexe, l'affection des enfants et des chiens, à la vie également éphémère. Cela suffit à mon équilibre affectif, que certains osent appeler « le bonheur ».

Que l'amitié d'un homme, un vrai, vienne s'y ajouter, n'est-ce pas trop demander en notre monde imparfait ?

Quand un vide se produit, je le comble avec les drogues. Les miennes, ce sont les brèves rencontres (toujours les mêmes, triées sur le volet) l'alcool et la poésie. Je crois bon de préciser que je ne me considère pas comme un grand cavaleur, ni comme un alcoolique, mais en revanche, comme un poète sincère. S'il n'en allait pas ainsi, je me sentirais, je crois, odieux à mes propres yeux.

Pour en finir avec mon moi haïssable, je trouve la vie un peu compliquée, mais complète, intelligente quoique privée de

logique, parfois cruelle et triste, mais toujours belle au-delà de toute expression, fut-ce une expression artistique. Quel don funeste, mais merveilleux que l'existence !

Cependant, j'ai toujours éprouvé un profond ennui de vivre. Au point que, s'il m'était donné de tout recommencer depuis le début ou, nouveau Docteur Faust, seulement depuis « le meilleur », c'est-à-dire l'adolescence, cette fête dont un jeune homophile est le roi, je répondrais poliment, mais fermement (non sans avoir toutefois le sentiment de faire preuve de beaucoup d'ingratitude) ce que je ne sais pas dire aux femmes :

— Non, merci !

DOMINIQUE NIDAS.

---

---

Dominique FERNANDEZ

**SIGNOR GIOVANNI**

« la mort de Winckelmann »

Éd. Balland — 100 p. — 32 F

---

---

Conrad DETREZ

**LE DRAGUEUR DE DIEU**

« l'étrange itinéraire d'un novice... »

Éd. Calmann-Lévy — 50 F

**NOUVELLES DE FRANCE**

— N° 83 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

HIPPOCRATE EN FOLIE

Consultation médico-chirurgicale en psychiatrie contre les pulsions sexuelles « désordonnées », et plus particulièrement l'exhibitionnisme, avec l'Orgastéron dans le N° 100.45 du « Concours Médical ». Effet placebo ? se demande le bon Dr A. qui semble avoir plusieurs exhibitionnistes récidivistes dans sa clientèle. Pas du tout, lui répond le Pr H.-P. Klotz (dont nous avons eu l'occasion de parler ici-même à deux reprises). Cet orgastéron serait même le contraire du satyricon et supprimerait plutôt l'orgasme.

« Chez l'homme, l'acétate de cyprotérone à la dose moyenne de 100 mg per os par jour supprime en quelques jours la libido (*oui, elle revient !*); dès le 7<sup>e</sup> jour, la diminution de l'attirance sexuelle et de la capacité d'érection est très grande. L'effet maximal est obtenu à la fin de la 3<sup>e</sup> semaine... Les indications médicales sont, à mes yeux, de deux ordres : 1) aider un être humain que son comportement sexuel conduit à une souffrance morale insupportable et, par conséquent, à un déséquilibre psychosomatique ; 2) aider un être humain que son comportement a conduit à des sanctions judiciaires ou risque de l'y conduire (délinquance sexuelle). Dans les deux cas, le traitement ne sera entrepris qu'à la demande expresse de l'intéressé et après qu'il aura été informé complètement des effets immédiats et lointains du médicament. »

« En conclusion, l'acétate de cyprotérone provoque, en quelques jours, la disparition des fantasmes et pulsions sexuelles (mais) la CPA supprime également la quasi-totalité des possibilités de rapport... Dès l'arrêt du traitement, la testotérone plasmatique remonte à son chiffre normal ; la libido reprend, et

il ne s'agit donc pas d'une castration chimique mais d'une inhibition réversible. L'utilisation de doses fractionnées devrait d'ailleurs permettre le maintien d'une libido « contrôlée ».

*Le cerveau a un sexe !* Découverte capitale, titre « Science et Vie » dans son N° 758 pour un long article du Dr Jacqueline Renaud. Dix pages dont nous ne pouvons donner ici qu'un faible aperçu en invitant les cousins qui seraient intéressés par cette hypothèse d'un cerveau sexué à commander le N° 758.

« Le sexe anatomique, c'est-à-dire le fait d'avoir un pénis ou une vulve, s'accompagne généralement — mais pas toujours — de caractères physiques dits secondaires : présence ou absence de seins, voix grave ou aiguë, visage barbu ou glabre, type particulier de musculature, répartition spéciale de la graisse sous-cutanée, etc. Tous ces caractères vont généralement — mais pas toujours — de pair avec ce que l'on appelle l'identité sexuelle, c'est-à-dire la sensation intime d'être homme ou femme. Enfin, viennent généralement — mais pas toujours — s'ajouter à tout cela une attirance pour l'un et l'autre sexe, ou pour les deux, et, ce qui n'est pas obligatoirement en harmonie avec cette attitude, un comportement général de type masculin ou féminin. Ces deux dernières caractéristiques (attirance et comportement) constituent ce que l'on appelle le rôle sexuel.

« Identité et rôle sexuels ne concordent pas automatiquement. Il arrive qu'une personne ait une identité sexuelle d'un genre et un rôle sexuel du genre opposé. Dans ce cas, l'attirance sexuelle correspond à l'identité et non au rôle : par exemple, un homme qui se sent profondément femme (identité féminine), sera attiré par les hommes (attirance propre aux femmes) mais le cachera et jouera le rôle social du mâle attiré par les femmes (comportement masculin).

« Toutes ces ambiguïtés du comportement sexuel sont connues... On a commencé à les étudier au siècle dernier mais ce sont les psychiatres qui s'en sont chargés car elles étaient considérées soit comme des manifestations du vice, soit comme des maladies mentales. Les variantes du comportement général, elles, ont été mises sur le compte de l'éducation : tel garçon trop « sensible » avait grandi « dans les jupes de sa mère » ; telle demoiselle aux allures de « garçon manqué » avait été élevé « à la dure au milieu de ses frères ». Enfin, Freud est venu assaisonner le tout de sa psychanalyse, expliquant les incertitudes du sexe par les complexes d'Oedipe et de castration : toute fille, avant d'accepter sa féminité, aurait l'impression « qu'on lui a coupé quelque chose » et souffrirait de ce man-

que ; tout garçon, par contre, redouterait qu'on lui coupe ce « quelque chose » qui donne à penser que l'identité sexuelle, chez tous, s'établirait au hasard des regrets et des craintes.

« Ce qui est nouveau, aujourd'hui, c'est la démarche qui consiste à chercher à toutes ces variantes une explication non plus psychologique mais biologique. En effet, qu'on le veuille ou non, tout comportement est une succession de gestes commandés par le cerveau. Ces commandements ne sont pas arbitraires mais répondent à deux sortes d'incitations : les incitations externes, qui touchent l'individu par l'intermédiaire de ses sens, ou des incitations internes, qui découlent d'une modification du milieu intérieur ou d'une image mentale. Or s'il est admis depuis longtemps que la biologie joue un rôle sur les variations du milieu intérieur, on sait maintenant que le seuil de réponse à une incitation biologique dépend lui aussi de facteurs biologiques...

« Au point où nous en sommes, nous pouvons dire ceci : la recherche actuelle a mis en évidence — de façon certaine chez l'animal, de façon probable chez l'être humain — que les seuils de déclenchement de certains comportements dépendaient de l'action des hormones sexuelles (c.-à-d. fabriquées par les gonades) sur le cerveau. En contrepartie, la sensibilité du cerveau à cette action hormonale varie selon qu'il s'agit d'un sujet mâle ou d'un sujet femelle. Par exemple, une hormone féminine comme l'œstradiol déclenche un certain comportement chez la femelle et non chez le mâle. Ainsi, malgré leur apparente identité, les cerveaux mâle et femelle ne réagissent pas de la même manière à une même drogue. Il y a donc une différence sexuelle dans le fonctionnement du cerveau. Ce qui fait dire à certains savants comme l'américain Gorski que le cerveau fait partie des caractères sexuels au même titre que l'utérus ou la prostate. »

5 « Enfin, dernière découverte et non des moindres : LE SEXE DU CERVEAU N'EST PAS OBLIGATOIREMENT CONFORME AU SEXE ANATOMIQUE. Un individu doté d'un pénis peut avoir un cerveau qui réagit aux hormones comme un cerveau féminin, et vice versa. Des expériences faites sur des animaux de laboratoire, en particulier sur des rats, ont montré que cette réactivité de type mâle ou femelle s'établissait de façon définitive au cours d'une très petite période de développement de l'animal : les deux ou trois premiers jours de sa vie fœtale chez le singe. Pendant de court laps de temps, le cerveau est irrémédiablement « estampillé » mâle ou femelle, et le comportement va s'en trouver profondément marqué. »

Comme chantait Guy Béart :

*« Mes amours étaient bonnes  
Jusqu'à ce que les docteurs  
Me disent que des hormones  
Me dirigent le cœur... »*

*Danois, tous normaux !* « D'un coup de plume, la direction centrale sanitaire danoise a guéri bon nombre de Danois. Elle vient, en effet, d'instruire, par circulaire, tous les secteurs psychiatriques du pays que désormais l'homosexualité ne doit plus être considérée comme une maladie... Le « Politiken » écrit à ce sujet qu'environ 500.000 Danois, soit le 1/10<sup>e</sup> de la population du Danemark, se trouve guéri ». (« Les Dépêches »).

#### DANS LES MARAIS DE THEMIS.

« L'ardeur des iconoclastes et des pillards ne connaît pas de limites, constate amèrement le fonctionnaire Ipuwet. Une chose inouïe s'est produite : des misérables ont sorti les corps des pharaons de leurs demeures et le lieu secret des pyramides a été vidé de tout ce qu'il contenait. Tout s'écroule ! »

Le prêtre Néferti se lamente : « Mais qu'est-il donc arrivé à ce pays ?... Tout ce qui était bon est désormais perdu. Le pays sombre dans la misère. Les bêtes fauves viennent jusqu'au grand fleuve d'Égypte pour s'abreuver. »

Un autre prêtre, Khakeperreseneh, a consigné également pour nous les derniers soubresauts de l'Ancien Empire. Dans son « Dialogue d'un homme désespéré avec son âme », il décrit l'effondrement de toutes les valeurs qui ont fait de l'Égypte une puissance respectée parce que vertueuse.

L'amer Debré est peut-être la réincarnation de la Khakeperreseneh !

« Partout, le sang coule à flots et les morts sont jetés dans le Nil dont les eaux rougies deviennent dangereuses à boire. Commettre des sacrilèges est devenu une règle de conduite ; maintenant, les pauvres gens sont en possession d'objets précieux. Ainsi, l'homme qui, auparavant, n'avait pas même les moyens de s'acheter une paire de sandales, dispose maintenant de véritables trésors. L'esclave arbore à son cou des bijoux en or, en argent, des turquoises et des ornements en lapis-lazuli tandis que les dames de la noblesse s'en vont par les chemins, vêtues de haillons et affamées en disant : « Si, au moins, nous avions un peu de pain à manger ! » Elles sont désormais

rabaissées au niveau des esclaves et les esclaves sont devenus riches et puissants » (Yves Naud : « Les pilliers de tombes dans l'Égypte ancienne » - Dossiers secrets N° 1).

Et puis la Grèce, Byzance, Rome, Spartacus. De splendides Goths arrachant aux derniers patriciens leurs biens sous prétexte de leur laisser la vie sauve, les massacrant ensuite joyeusement.

« Civilisations, souvenez-vous que vous êtes mortelles », a écrit papa Valéry, en lettres d'or, au fronton du Musée de l'Homme.

En sommes-nous vraiment déjà là ? Pas encore tout à fait, peut-être, mais cela ne saurait tarder. Il est des signes précurseurs qui ne trompent pas. Nous vivons les derniers jours de Pompéi et baisons sur des volcans.

Cela commence généralement par les mœurs. Certes, nous n'avons aucun intérêt à être pour un « ordre moral » quel qu'il soit ! Cependant, quand on lit dans « La vie judiciaire » cet article de Jean Scelles intitulé « Les enfants du divorce et le gay papa », on en arrive à se poser des questions sur les méfaits de la liberté mal comprise et à se dire qu'il y a des limites à tout : « Tel mari, gagné par la contagion (*sic*), abandonne son foyer, bien qu'il soit père d'un jeune garçon et s'en va vivre avec un ou plusieurs « gays amis ». Certes, il est libre ! (*de lui-même, oui, mais des autres ? et pourquoi avoir convolé ? pourquoi avoir pris la responsabilité de mettre un enfant au monde ? La pilule n'est pas faite pour les chiens !*) La mère se voit confier la garde de son enfant mais le père réclame son jeune garçon pour les visites et les vacances. Quel risque avec les mœurs du père et de ses amis ! Car les pédophiles sont nombreux parmi les homos et leur agressivité est notoire et difficile à sanctionner sur le plan pénal (*re-sic*)... Voyons plus avant : le témoignage de Lionel Couchan (l'organisateur du festival de Deauville) est vraiment odieux. Ce « papa-copain » nous parle de « pop-névro-rythmique ». Ce père coq déclare que « s'il avait un garçon, plus il en sauterait, plus il serait satisfait ». Antenne 2 (responsable de l'émission incriminée) oublierait-elle la loi du 16 Juillet 1949 qui interdit de présenter sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tout acte de nature à démoraliser la jeunesse ?... Et le rédacteur de « Libération » conclut : « J'espère que la vue de toute cette affriolante jeunesse fait naître des vocations pédophiliques en attendant que se pervertissent un peu plus les trop souvent ennuyeux après-midi d'Antenne 2 » (*fin de citation*).

On croit rêver. Étonnez-vous, après cela, qu'un magistrat à la chancellerie, Claude Jacquinot, joue les Don Quichotte et brise des lances dans la « Gazette du Palais » contre nous, une fois de plus tous mis dans le même sac, en réclamant à cor et à cris un nouvel exécutif des hautes œuvres à la Khomeiny et en s'appuyant sur toutes les vieilles lunes que nous connaissons par cœur : Lévitique, les « abominations » du Livre de la Sagesse, Saint-Paul, « désordre grave opposé au droit divin et à la morale naturelle », névrose, cause possible d'impuissance fonctionnelle ou de troubles dans l'accomplissement du devoir conjugal ( ? !), le sperme est prévu pour donner la vie physiologique (principe de finalité)... Nous baignons dans un climat d'inconsistance intellectuelle. Notre univers est un univers d'opinions (mal Français) ». Pour finir par cette perle d'un assez bel orient : « Certains prétendus penseurs voudraient entraîner les adolescents mal déterminés sur cette pente de l'homosexualité glorieuse des armées grecques ».

Ce sabre est vraiment le plus beau jour de ma vie !

Il est vrai que l'infortuné M. Jacquinot a puisé ses sources à un tout petit robinet depuis longtemps tari : « Sodome » du Dr Eck. Qu'attend donc notre Baudry pour lui faire parvenir une nourriture intellectuelle plus consistante ?

*Amok dans le Massif Central* : On disait : « C'est en Amérique, cela n'arrivera jamais chez nous ». A présent, nous y sommes. Les loubards font régner la terreur dans les trains, dans le métro... On n'ose plus fréquenter les jardins publics, à peine sortir le soir et les plus peureux regardent sous leur lit avant de se coucher. Faudra-t-il que les provinciaux se groupent en milices pour aller draguer sous peine de mourir vierges ? Faut-il créer au Château d'Eau des cours de karaté ? Pourquoi pas quand on assiste chaque jour un peu plus à une montée de la violence sans précédent (même pendant l'Occupation, il y avait moins de crimes crapuleux malgré le black-out) et à des équipées sauvages dans des villes bien tranquilles telles que Bourges, Vichy ou Colmar qui n'avaient jusqu'ici fait parler d'elles que lors des floralies ou des comices agricoles. France, ton café fout le camp. Ta douceur de vivre aussi.

Que penser, par exemple, de ces trois jeunes gens de 19 ans, sans histoires jusqu'ici, bonne famille, ouvriers, bien notés, et tout, qui SANS RAISON AUCUNE commettent six agressions et poignent trois personnes ? Ni buveurs, ni drogués. L'ennui du samedi soir ? Le besoin de « faire quelque chose » comme les héros de la télé ? La raison s'égare... Et cela ne se passe ni à

Broadway, ni même à Paris mais à votre porte, à Bourges, la ville de Jacques Cœur !

« Vers minuit, ils attaquent tout d'abord un automobiliste de 58 ans, crèvent les pneus de son véhicule et le rouent de coups... Rançonnent un auto-stoppeur de 40 ans... vers trois heures, attaquent à coups de couteau un jeune apprenti pâtissier de 17 ans qui partait à son travail... puis un passant de 47 ans qu'ils poignent au ventre... reviennent au centre, attaquent et blessent un homme de 58 ans à l'abdomen à coups de poignard, éventrent son chien qu'il promenait... agressent un automobiliste qui descendait de sa voiture, le blessent et lui volent sa sacoche... reviennent piller la voiture de leur première victime place Séraucourt où ils sont enfin arrêtés ». Ouf !

Le journaliste de « La Montagne », qui narre cette effarante odyssee, n'en revient pas lui-même et écrit : « La violence gratuite commise par des loubards est, hélas !, coutumière et trouve aisément des explications chez les sociologues mais lorsque cette même violence est le fait de garçons que rien ne distinguait et qui ont été pris comme de folie, cela inquiète encore plus ».

*Toujours les casseurs de pédés* : Grosse émotion à Clermont-Ferrand, si j'en crois le nombre de coupures reçues, le nombre et la longueur des articles du journal « La Montagne », à l'occasion du meurtre odieux d'un ouvrier Michelin bien tranquille de 58 ans, l'un des nôtres. Il est vrai que cet assassinat, particulièrement répugnant, se double d'un parfum de mystère...

« Le corps d'un ouvrier Michelin de 58 ans a été découvert, dimanche matin, dans un cadre particulièrement sordide. Il gisait à l'intérieur des vespasiennes de la place des Bughes, la tête baignant dans une marre de sang, tué par une balle qui lui avait transpercé la carotide ».

Or samedi soir... « vers 21 h 45, Police-Secours reçoit trois appels téléphoniques et anonymes : « Venez vite place des Bughes, un coup de feu a été tiré. Un homme est allongé au milieu de la rue. Le meurtrier s'est enfui à bord d'une voiture blanche ». Les policiers accourent : aucun cadavre, aucun blessé, aucune trace de sang malgré un ratissage systématique. Personne n'a rien vu ni entendu.

Et le dimanche matin, vers 9 h 30, un fervent de la pétanque, ayant à satisfaire un besoin pressant fait la macabre découverte ! Bien évidemment, la liaison entre ce cadavre et les

faits de la veille est immédiatement faite. Un témoignage (enfin !) permet d'établir qu'un adolescent s'est enfui sur des chapeaux de roue aussitôt le coup de feu tiré dans une voiture volée. On le recherche.

On le retrouve trois jours plus tard à Chambéry où il savait trouver une planque grâce à son amie de 19 ans. « Lorsque les policiers sont venus l'interpeller, le mineur avait son pistolet à la ceinture ». Un dur de 17 ans !

« Il semble que le soir tragique le mineur et un complice se sont rendus aux Bughes avec l'idée bien arrêtée de commettre des agressions contre les homosexuels. Les deux jeunes malintentionnés, pénétrant dans les vespasiennes, se seraient trouvés en présence de trois personnes. Alors, le mineur aurait sorti son arme et M. Filiol (la victime) lui aurait saisi le poignet : c'est alors que le coup serait parti... accidentellement. Cette version éclaircit au moins un point : ce crime a bien eu lieu dans les vespasiennes et non sur la voie publique » (La Montagne).

Mais alors... qu'est devenu le cadavre entre le samedi soir et le dimanche matin ?

Quoi qu'il en soit, espérons que les deux autres témoins oseront enfin dire la vérité, toute la vérité sur cette pénible affaire — même anonymement si leur courage ne va pas jusqu'à lever leur masque.

*Les mauvaises rencontres* : « Abusé sur les intentions du dragueur, l'homosexuel tombe dans un traquenard » (La Montagne). Trois « courageux » jeunes gens l'obligeront à les conduire chez lui pour se faire remettre de l'argent. En fait, il s'agissait d'un guet-apens dans les parcs de Vichy. Dès le lendemain, « La Montagne » rectifie le tir : l'homo devient un innocent promeneur sauvagement agressé par quatre individus auxquels le tribunal des flagrants délits inflige 3 mois de prison ferme.

*Meurtrier de son double* : Pierre Bouyssou et Pierre Bouyssou étaient amis depuis toujours mais Pierre « le blond » nourrissait des penchants homosexuels à l'égard de Pierre « le brun ». Tout le monde le savait à Gaillac car cette affinité n'avait rien d'impudique. Pierre « le blond » recherchait constamment — et chastement — cette virilité qu'il ne possédait pas. Et, pour lui, la représentation de cet idéal était naturellement Pierre « le brun », homme fort et vigoureux auprès des femmes (La Dépêche du Midi-Tarn). Trois coups de

carabine un soir de beuverie et la mort au bout du canon, voilà tout ce qui reste d'une longue amitié. Pierre « le brun » est condamné à sept ans de réclusion. Il ne voulait pas se laisser aimer. L'imbécile !

*Les nôtres aussi* : A Albi, un célibataire de 56 ans captait la confiance des familles en possession de garçons de 8 à 15 ans « et se livrait sur eux à des actes d'une rare perversité » (Ch. Aniort, « La Dépêche »). Il put agir en toute impunité pendant six ou sept ans mais il fit éclater l'anus de sa dernière victime qui dut être hospitalisée et opérée. — Aux assises d'Indre-et-Loire, cinq ans de prison (dont un avec sursis) pour Jacky S., violeur d'un jeune garçon de 12 ans. — Au tribunal correctionnel de Saint-Etienne, quinze mois de prison, dont six ferme, pour le « président » du club « à la lanterne bleue » qui délivra 500 cartes en quelques semaines contre des canettes à 25 F et de la fesse de mineur. — A Colmar, c'est un club encore plus intime que Dominique, 25 ans, a organisé, à l'insu de sa mère, dans sa propre chambre à coucher où il passe des films pour des enfants de 10 à 15 ans. Tant va la cruche à l'eau... Pot aux roses découvert. 18 mois dont 2 ferme, 16 avec sursis probatoire, obligation de suivre un traitement psychiatrique et 1 000 F de dommages et intérêts à l'une des familles (M. T., « Dernières Nouvelles »). — Colmar encore : un restaurateur de 38 ans sodomisait ses commis d'une quinzaine d'années, « allant jusqu'à les faire boire pour arriver à ses fins, à les menacer de les frapper ou de leur faire rater leur CAP... d'autre part, les récalcitrants faisaient l'objet de toutes sortes de brimades » (« L'Alsace »). L'Honorable Correspondant qui m'a fait tenir ce poulet a griffonné dans la marge : *Comment voulez-vous défendre l'image de marque des homos avec ça ?* — Colmar enfin : « Il ne se passe pas une audience sans que nous ayons à examiner une affaire sexuelle, a soupiré, excédé et amer, le substitut Schultz à l'audience du tribunal correctionnel de Colmar lors de l'affaire précédente » (Dernières Nouvelles). Il risque d'avoir encore pas mal de pain sur la planche si l'on en croit « L'Alsace » qui titre : « Viol au masculin. » « Un homme, célibataire, âgé de 20 ans, a été inculpé, hier, de viol et de coups et blessures à la suite d'une affaire pour le moins étrange. En compagnie d'un homme, célibataire lui aussi et de dix ans son aîné, il avait fait la tournée des bistrotts de la ville. Puis, après avoir attiré son compagnon dans un immeuble de la rue Rapp, il l'a roué de coups, l'a sodomisé et lui a dérobé les 30 F qu'il avait en poche ». Mais cette fois, ce ne sera pas la

Correctionnelle car « en vertu de la nouvelle législation adoptée l'année dernière, le jeune homme, qui a été écroué, devra comparaître devant les assises où il risque de 10 à 20 ans de réclusion criminelle ». Plus que pour un crime, en somme ? Mais au fait, pourquoi ne pas donner le nom de ce mystérieux violeur puisqu'il est majeur ? Bizarre ! Bizarre ! — A Rennes, c'est le juge d'instance de Redon et Montfort, « suspendu parce qu'il se permettait des actes impudiques sur des jeunes garçons incapables majeurs », qui a été admis, selon la formule consacrée, « à faire valoir ses droits à la démission ». « Aucune sanction disciplinaire n'a été prise ni ne sera prise à son encontre (sauf la « démission », tout de même !), d'autant plus qu'il n'y a pas eu demande de poursuites de la part des parents. Le parquet aurait pu lui-même poursuivre mais, selon lui, les actes qui peuvent être reprochés au jeune magistrat (il n'a que 27 ans) n'ont pas de fondement pénal. L'homosexualité n'est poursuivie que si elle s'exerce sur des mineurs de moins de 15 ans » (Ouest-France).

Voilà un fondement qu'il est bon de connaître à fond.

*Et in Arcadia ego !*

JEAN-PIERRE MAURICE.

COUPURES DE PRESSE.

*Ces NOUVELLES DE FRANCE sont tributaires des COUPURES DE PRESSE que nos lecteurs veulent bien nous envoyer. Un pressant appel leur est donc lancé pour qu'ils nous adressent tout ce qu'ils trouvent dans leurs lectures. Parisiens : participez à cet envoi, autant que les provinciaux. ARCADIE et Jean-Pierre MAURICE vous en remercient.*

Jean-Louis CURTIS

## LE BATTEMENT DE MON CŒUR

(la suite de L'HORIZON DÉROBÉ  
et LA MOITIÉ DU CHEMIN)

« Nicolas, le voluptueux et ses plaisirs »

Éd. Flammarion — 344 p. — 60 F

## UNE HISTOIRE CRITIQUE DU MOT HOMOSEXUALITÉ (\*)

par JEAN-CLAUDE FÉRAY

### Destins liés.

On voit que parmi les facteurs qui expliquent la fortune internationale des néologismes attribués à Kertbeny, les circonstances historiques tiennent sans doute le premier rang.

Cependant, une analyse plus fouillée mettrait certainement en évidence d'autres éléments susceptibles de rendre compte d'une telle réussite. L'un de ces éléments est l'usage du terme *hétérosexualité* comme antonyme quasi exclusif des diverses dénominations que requèrent l'amour interviril ou l'amour interféminin. Assez curieusement, en effet, il n'y eut, quant à l'emploi du mot *hétérosexualité*, presque pas d'alternative : la terminologie sur ce point se fixa très rapidement.

Les formes *Normalsexualität*, *Normalsexualismus* et *normalsexual* se rencontrent pour la première fois dans les deux documents anonymes publiés à Leipzig en 1869 (45). Quelques auteurs allemands, au rang desquels il faut citer Hirschfeld, les utiliseront. Ces vocables, on s'en doute, n'eurent cependant pas toujours l'heur de plaire à ceux qui luttaient pour faire admettre comme normales des inclinations que la société plaçait généralement hors nature. Cette raison, ajoutée à des difficultés de traduction dans diverses langues, firent que *normalsexual* et *Normalsexualität* n'eurent que peu d'écho (46).

Par ailleurs, la plupart des auteurs boudèrent, pour des raisons qu'il serait intéressant d'étudier, les créations de K. H. Ulrichs : *Dioning* et *Dionäismus*. De ces deux mots, seul

(\*) Contenu du texte paru dans le n° précédent : *Quelques hypothèses expliquant la réussite du mot homosexualité au début de ce siècle : nouveauté et neutralité apparente du terme, de construction pseudo-savante, d'où : 1° son adoption par les « mouvements homosexuels » allemands ; 2° son emploi en tant qu'euphémisme par la grande presse. Ce dernier point joue essentiellement au moment des scandales de Berlin (1907) qui ont très fortement contribué à lancer le mot hors d'Allemagne. Rôle de la germanophobie : un mot allemand pour une réalité allemande. Témoignages.*

Voir *Arcadie* n° 325-326.

le premier apparut du reste en français, sous la forme très rare de « dioniste ».

*Bisexualité*, dont l'antonyme (*unisexualité*) avait eu la faveur des philosophes utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle (47), prêtait trop à confusion pour être retenu. On sait quel sens particulier ce terme acquit par la suite.

*Hétérosexualité* remporta donc assez vite l'unanimité. Son emploi s'accommoda pendant quelque temps de celui d'*uranisme*, d'*inversion sexuelle* ou encore d'*unisexualité*. Cependant, les nécessités de cohérence interne et de symétrie dans le discours entraînèrent très logiquement l'usage d'*homosexualité* en opposition à celui d'*hétérosexualité*.

### Consécérations.

L'entrée d'un néologisme dans un dictionnaire constitue généralement davantage qu'une simple reconnaissance de son existence : elle marque son acceptation officielle ; l'emploi du néologisme s'en trouve cautionné, sinon comme bienséant, du moins comme régulier. Dans l'esprit du « Français moyen » en effet, le rôle des dictionnaires a toujours été normatif.

Le sort des mots *homosexuel* et *homosexualité*, de ce point de vue, n'est donc pas dénué d'intérêt. Ces deux termes font leur apparition en décembre 1907 dans un dictionnaire dit « tout public », le *Larousse mensuel illustré* (48). La date de cette admission n'étonnera personne après le petit historique que nous venons de faire.

Cependant, en ce qui concerne le vocable *homosexuel*, il ne s'agit pas là d'une première apparition dans un recueil lexicographique. Un dictionnaire médical, remarquable sous de nombreux points de vue, le « Garnier et Delamare » (49), l'a accueilli en effet dès sa première parution, en 1900, précédant en cela l'intéressant *Lexicum medicum polyglottum* d'Émile Laurent (50) et le dictionnaire médical d'Émile Littré (51). Notons que dans ces trois derniers ouvrages, seul *homosexuel* constitue une entrée — avec renvoi à *uraniste* — et non le substantif *homosexualité*. En ce qui concerne le « Garnier et Delamare », ce n'est que dans la dix-septième édition de cet ouvrage que l'on voit le terme *homosexuel* ravir la « vedette-matière » à *uraniste*. Nous avons là un exemple de l'inertie des recueils lexicographiques par rapport à l'usage : il est inutile de rappeler que l'emploi préférentiel des mots *homosexualité* et *homosexuel* est bien antérieur à 1958.

Rien ne marque mieux la progression de ces termes dans le langage, que la comparaison de deux textes publiés à trente et une années d'intervalle, par le même auteur : Valentin Magnan.

Nous avons mentionné le premier de ces textes un peu plus haut : il s'agit du fameux article écrit avec la collaboration de Charcot et paru en 1882 dans les *Archives de neurologie*. Cet article lança l'expression *inversion du sens génital*. Il n'est pas besoin de préciser que le terme *homosexualité* ne s'y trouve point. Le second document consiste en un commentaire fait par Magnan devant l'Académie de médecine le 21 octobre 1913, à propos d'une communication du docteur Ladame, de Genève, intitulée : « Inversion sexuelle et pathologie mentale » (52).

En 1913, le tyrannique Charcot est mort depuis vingt ans ; Valentin Magnan a 78 ans. Bien que l'expression *inversion du sens génital* lui soit chère, il se plie, pour être compris, aux exigences de la terminologie du jour et use des mots connus de tous. La façon qu'a le vieil homme de céder à cette obligation est certes empreinte de réticence : à plusieurs reprises, il accroche « *inverti* » ou « *inversion du sens génital* » à la suite immédiate de leurs équivalents en vogue, c'est-à-dire essentiellement *homosexuel* et *homosexualité* (53). Quoi qu'il en soit, et en dépit de ces acrobaties langagières, l'utilisation, en 1913, des néologismes attribués à Kertbeny par celui qui, en France, contribua à lancer l'expression *inversion sexuelle* est bien révélatrice de l'évolution terminologique qui s'opéra au début du siècle.

L'emploi de ces mots nés en Allemagne, en même temps qu'il se généralisait, s'invétéra ensuite progressivement aux dépens de celui de leurs synonymes au point que, de nos jours, bien peu « d'homosexuels » même seraient capables de citer plus de deux équivalents non argotiques à l'étiquette par laquelle on les désigne. Beaucoup ne découvrent qu'en lisant le *Corydon* de Gide ces curiosités lexicographiques que sont devenus *uranisme* et *uraniste*.

### Usages.

Les amateurs d'une Histoire événementielle seront peut-être déçus de constater que le destin du mot *homosexualité* ne comporte plus, en dehors de celles que nous avons mention-

nées, de dates vraiment dignes de figurer dans la sorte d'épopée qu'il faudrait composer à son sujet.

Cependant, nous pourrions leur en concéder au moins une : 1948, année de la parution du « rapport Kinsey », lequel a eu, dans l'évolution sémantique de ce terme, une importance que nous essaierons d'analyser un peu plus loin.

C'est aussi un peu leur faire une concession, avant de passer à une critique formelle de ce vocable, que d'esquisser ici deux épisodes du gros chapitre que l'on pourrait consacrer aus us et abus multiples que l'on en a fait : un usage fautif, repérable au début du siècle, et reposant sur une erreur alors fréquente d'étymologie ; un emploi au pluriel : « les homosexualités », qui constitue une mode assez récente.

Le grand public, comme quelques écrivains, ont parfois, au moment de sa « découverte », abusé et mésusé de ce néologisme. Tel est souvent le sort des mots qui échappent au cercle étroit de spécialistes pour passer dans le vocabulaire de « tout le monde ».

L'erreur d'étymologie qui consiste à attribuer à la racine *homo* d'*homosexualité* le sens d'*homme*, erreur que l'on peut soupçonner dans certains propos (54), semble avoir été suffisamment fréquente pour que quelques auteurs comme Marousséau (55) ou Étiemble (56) aient pris soin de la dénoncer. René Étiemble l'a pourchassée jusque dans un dictionnaire espagnol qui s'était fourvoyé sur ce point. En 1972, une encyclopédie du bon usage du français (57) mettait encore en garde contre une faute devenue vraisemblablement aujourd'hui exceptionnelle.

La mode qui consiste à parler « des homosexualités » au pluriel semble s'être développée discrètement en France depuis quelques années déjà. Quand il ne sous-entend pas simplement l'addition de « l'inversion » masculine à la féminine, ce pluriel paraît parfaitement louable : il est une manière de rappeler la complexité et l'hétérogénéité du phénomène. Peu de chose semble séparer « l'homosexualité masculine » des « homosexualités masculines ». Et cependant, entre ces deux façons de s'exprimer, il peut y avoir l'intervalle d'une réflexion.

### Critiques formelles.

Très curieusement, la plupart des auteurs qui ont critiqué ce terme si insolite qu'est l'*homosexualité* ne se sont attachés à développer que des arguments d'ordre formel, et par conséquent d'apparence futile, pour en déconseiller l'usage.

Beaucoup ont dénoncé par exemple comme une monstruosité la formation hybride de ce mot. Les puristes, et avec eux les pédants, condamnent en effet cette conjonction, qualifiée en l'occurrence de contre nature, d'une racine grecque (*homo*) avec une racine latine (*sexualis*). Le débat sur la formation de néologismes hybrides date de loin : il remonte à une époque où l'élite qui connaissait à la fois le grec et le latin était autrement plus nombreuse qu'aujourd'hui. Il se trouve, à notre époque, de moins en moins d'auteurs pour condamner ce type de formation néologique, auquel diverses disciplines scientifiques ont largement recours. *Appendicectomie*, *tuberculose*, *hypertension* et *hémoglobine* ne constituent que quelques exemples, puisés dans le domaine médical, d'unions gréco-latines acceptées par tous : avant tout doivent compter l'intelligibilité du néologisme, son utilité et son euphonie. Doit-on du reste accorder vraiment beaucoup d'importance à une faute de construction qui n'est perçue qu'après une analyse étymologique, laquelle nécessite le plus souvent l'aide d'un dictionnaire ? Qui, aujourd'hui, décèle spontanément et sans recherche, la composition hybride des mots *bicyclette* ou *automobile* ?

Quoi qu'il en soit, les exigences d'harmonie et de cohérence qu'eurent au début de ce siècle beaucoup d'auteurs en matière de néologie, motivèrent la création de quelques termes de remplacement qui connurent des fortunes diverses.

*Parisexualité* (58), par exemple, malgré ses deux racines d'origine latine *par* et *sexualis*, n'eut aucun succès.

Quoique porté à la connaissance d'un plus large public, *amour homogénique*, proposé en anglais (*homogenic love*) par Edward Carpenter ne fut pas plus heureux et tomba vite dans l'oubli.

En revanche, *homoérotisme*, inventé, semble-t-il, par Ferdinand Karsch, prospéra discrètement mais sûrement. Ce mot n'avait pas sur celui d'*homosexualité* le seul avantage d'être de construction harmonieuse. Il avait aussi la supériorité d'exprimer beaucoup plus intelligemment le même concept. Malheureusement, au lieu d'employer ce vocable en substitution à celui d'*homosexualité*, on l'utilisa parallèlement à lui, et l'on tenta d'attribuer au premier un sens légèrement différent de celui qu'avait le second. Il va sans dire que chaque auteur avait sa propre idée sur la nuance à établir entre les deux synonymes et que l'accord se fit sur la sentence prudhommesque érigée ici en principe : « C'est mon opinion, et je la partage »... Le procédé offrant quelques avantages, on trouva commode d'agir de même avec *homogénéité*, que l'on introduisit par suren-

chère. *Homoérotisme* présentait cependant le désagrément de suggérer naturellement pour équivalent français du substantif *homosexuel*, le substantif *homoérote*. Telle est du moins la forme que l'on relève sous la plume sarcastique de quelques écrivains qui ne cachaient pas leur répugnance pour les affinités interviriles.

Un peu plus tard, dans le dessein louable de rappeler la dimension affective de leurs amours, certains « militants » proposèrent, au lendemain de la seconde guerre mondiale, *homophilie*. Le mot est tout à fait grec. On aurait pu s'attendre à ce qu'il convînt à tous les adeptes des amours grecques. Il s'en trouva pourtant beaucoup pour lui reprocher d'être l'expression pudibonde ou hypocrite d'une attitude toute contrite vis-à-vis de la sexualité. On lui reprocha également ses allures médicales (59) et en particulier, on lui fit grief de s'apparenter phonétiquement trop à *l'hémophilie*. Le mot n'en continua pas moins son chemin et eut l'honneur d'entrer, en 1978, dans les colonnes du « dictionnaire Larousse » (60).

Nous avons présenté comme résultant d'une bataille de puristes la profusion de néologismes qui furent proposés pour suppléer l'usage du « vilain mot homosexualité ». Du moins les auteurs ont-ils souvent justifié par des arguments de cet ordre, leur création. Mais une protestation inventive de cette importance n'a pas souvent été observée dans d'autres cas. Nous sommes donc en droit de nous interroger sur la signification d'un phénomène qui paraît revêtir, en la circonstance qui nous occupe, une acuité toute particulière. On sait que la majorité des uranistes gardent, présent quelque part en eux, un archétype très négatif de l'homosexualisme. Ont-ils là un moyen de marquer et de faire sentir la différence qui sépare l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, de l'image que la société leur renvoie ? Cherchent-ils à excréter, en quelque sorte, avec l'appellation qu'ils rejettent, l'image honteuse qu'ils redoutent de montrer aux autres ou de trouver en eux ? La réalité est certainement complexe, tout comme sont complexes les raisons qui rendent compte du succès d'*homosexualité*, mot dont personne ne semble vouloir, mais que tout le monde emploie.

Si les critiques qui portent sur la formation hybride et « contre nature » du néologisme attribué à Kertbeny semblent légères, plus sérieuses paraissent en revanche celles qui dénoncent sa lourdeur et son manque d'euphonie. Il est piquant de remarquer que ce terme fut créé par un Hongrois dans une langue qui n'était pas sa langue maternelle (61) et qu'il ne semble pas avoir toujours maîtrisée à la perfection. Je cite à ce

propos et sans aucune malice, ce passage d'un éloge que faisait de lui, en 1860, Saint-René Taillandier, au sujet des services que Kertbeny rendait, par ses traductions, à sa patrie :

« Son langage, disent les Allemands, n'est pas un modèle de correction, il lui échappe des fautes à faire frémir les moins délicats ; mais il y a chez lui un dévouement si candide à son œuvre, des efforts si persévérans, une confiance si généreuse, qu'il est impossible de ne pas en être touché. Bon gré, mal gré, il oblige l'Allemagne à l'entendre. Qu'importent les solécismes ? » (62).

En vérité, — nous nous plaçons toujours dans l'hypothèse où Kertbeny serait bien l'auteur des deux documents anonymes sur le paragraphe 143, hypothèse au sujet de laquelle nous avons fait les réserves qui s'imposent — les remarques contenues dans ce passage n'ont pas valeur d'explication à l'égard de la laideur du néologisme *Homosexualität*. Il faut par ailleurs rendre cette justice à l'écrivain hongrois qu'il admettait lui-même avoir eu quelque maladresse dans les traductions qu'il fit à ses débuts, mais qu'il se reconnaissait un peu plus tard davantage de talent dans le maniement de la langue qui fut celle d'une partie de ses ancêtres paternels. Rappelons que le terme *homosexualité* naquit dans son esprit neuf années après l'hommage critique que lui rendit Saint-René Taillandier (63).

Du reste, ce conglomérat de syllabes nombreuses que représente *l'homosexualité* ne choque ni le sens esthétique, ni « l'instinct phonétique » des peuples germaniques.

En revanche, il me semble contraire au génie de bien des langues dans lesquelles il fit intrusion. Pour s'en tenir à la française, il suffira de dire combien ce vocable se prête difficilement à la dérivation : si *pseudo-homosexualité* ou *anti-homosexuel*, par exemple, paraissent à peu près prononçables, on hésite devant des termes comme *homosexualisation* et *a fortiori* comme *déshomosexualisation*.

L'inélégance de cette famille de dérivés interminables nous vaut, au surplus, deux incongruités : l'une, *homo*, est formée par apocope à partir d'*homosexuel* ; une minuscule seule la distingue d'*Homo*, nom du genre auquel appartient l'espèce qui s'est nommée *sapiens*. L'autre, *homophobie*, construite avec deux racines grecques, ne signifie pas du tout ce que son rapprochement avec *homophilie* paraît suggérer : elle s'applique en effet à ce que l'on aurait logiquement dû appeler *l'homosexualophobie*. Dans les deux cas, le besoin légitime de parler court et de prononcer bref a engendré un non-sens.

Quoiqu'attesté en français comme abréviation d'*homosexuel*

dès 1909 (64), *homo*, n'est en vogue que depuis peu : le « petit Robert » l'a accepté dans son édition de 1978.

*Homophobie* n'a fait son apparition dans la langue française que très récemment, par le biais du mot anglais *homophobia* dont la paternité doit être attribuée, semble-t-il, à George Weinberg (65).

### L'homosexualisme.

On voit que le vocabulaire qui se rapporte au sujet dont nous débattons ici (66) a connu des enrichissements progressifs, et l'on peut supposer qu'il en connaît encore. Cependant, il n'y a rien de paradoxal à ce qu'il se soit, d'un autre côté, réduit. Le destin du mot *homosexualisme* témoigne de cet appauvrissement relatif.

Dans les deux brochures qu'il publia en 1869, Kertbeny utilise avec une égale fréquence le substantif masculin *Homosexualismus* et le substantif féminin *Homosexualität* (5). Les deux formes existèrent dans de nombreuses langues, mais aucune discrimination ne semble généralement avoir été faite entre l'une et l'autre, et le plus souvent l'une l'emporta sur l'autre. En français, *homosexualisme* ne connut la faveur que de quelques très rares auteurs qui publièrent, pour la plupart, au début de ce siècle. Faute d'avoir vraiment acquis un sens qui l'eût distingué d'*homosexualité*, conformément aux rôles des suffixes *isme* et *ité*, *homosexualisme* ne fit jamais partie du vocabulaire de « l'individu moyen », qui employa toujours le premier quand il aurait fallu user du second.

Reste à justifier ce curieux choix porté sur la moins pertinente des deux variantes : « Entre deux mots, il faut choisir le moindre ». Une évolution langagière semblable à celle qui a écarté *mutité* au bénéfice de *mutisme* ou *héroïcité* au bénéfice d'*héroïsme*, aurait très bien pu s'opérer en faveur d'*homosexualisme*. Le terme n'aurait du reste pas tranché, pour les psychiatres, au sein d'une classe terminologique qu'on dirait élaborée pour un dictionnaire de rimes. Songeons à l'onanisme, au narcissisme, au sadisme, au masochisme, à l'éonisme, au voyeurisme, au fétichisme, à l'exhibitionnisme, au triolisme, au tribadisme, à l'automonosexualisme, à l'ondinisme...

Le hasard seul explique-t-il qu'*homosexualité* ait prévalu contre *homosexualisme*, alors que *transsexualisme* s'est imposé contre *transsexualité* ? Sans doute pas. Nous pensons en effet que le choix du mot *homosexualité* témoigne d'une appréhension proprement aberrante de l'amour de l'homme pour l'hom-

me. C'est ce que nous allons nous efforcer de démontrer après avoir expliqué la nécessité d'un néologisme.

(à suivre)

### NOTES

(45) On peut s'étonner que Kertbeny n'ait pas utilisé les préfixes *hétéro* ou *allo* en opposition à *homo* : *allosexualité* ou *hétérosexualité* semblent répondre en effet logiquement à *homosexualité*. Cependant, le fait est que Kertbeny n'a pas créé, comme le prétendait erronément le professeur Karsch, le mot *Heterosexualität*. En revanche, l'écrivain hongrois emploie curieusement le terme *hétérogénite* dans le second document de 1869 (p. 54) en accouplant *hétéro* à un suffixe dérivé du mot *genre*, pour qualifier des actes sexuels commis entre l'homme et l'animal.

La première occurrence du terme *Heterosexualität* n'a jamais encore été, à ma connaissance, signalée avec certitude par aucun auteur.

(46) L'un des rares exemples de son emploi en français se trouve sous la plume de Raffalovich : « Si l'on est « normosexuel » on revient à la femme ; si l'on n'y revient pas, c'est qu'on était homosexuel sans le savoir. » (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1908, p. 521.)

(47) Si l'*unisexualité* ou l'*amour unisexual* dont parle Pierre Joseph Proudhon correspondent bien à peu près à ce qu'aujourd'hui l'on entend par *homosexualité*, il n'en va pas de même de la *passion unisexuelle* dont Charles Fourier faisait (je cite Bescherelle) « l'une des deux passions majeures des quatre affectives » et qui équivaut davantage à ce que B. Friedlander appelait l'*amitié physiologique*. Puisque nous avons mentionné Proudhon, citons de lui cet emploi de l'adjectif *homoïousien* (de même essence) dans un sens tout à fait conforme à celui que l'on peut faire, de nos jours, d'*homosexuel* : « J'avoue cependant, et en cela je ne fais que suivre ma propre pensée, j'avoue que cet érotisme *homoïousien*, quelque spiritualiste qu'en soit le principe, n'en demeure pas moins un délit contre le droit mutuel des sexes, et que ce mensonge à la destinée, après de si beaux commencements, méritait une fin épouvantable. » (*Amour et mariage*.)

(48) *Larousse mensuel illustré*, déc. 1907, 10.

(49) M. Garnier et V. Delamare — *Dictionnaire des termes techniques de médecine*. Paris, Maloine, 1900. La quarantième édition de cet ouvrage, qui a survécu à ses deux pères — Marcel Garnier (1870-1940) et Valéry Delamare (1867-1944) — a paru en 1978.

(50) Émile Laurent — *Lexicum medicum polyglottum. Terminologie médicale en huit langues*. Paris, Maloine, 1902.

(51) Émile Littré — *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie et des sciences qui s'y rapportent*. 1905 (21<sup>e</sup> édition.)

(52) *Bulletin de l'Académie de médecine*. 1913. Cet article est reproduit également dans les *Archives d'anthropologie criminelle* en 1914.

(53) On note ainsi, dans l'intervention de Magnan : « (...) ces uranistes, ces invertis du sens génital (...) » ; « (...) l'homosexuel, l'inverti du sens génital (...) » ; « (...) l'homosexualité, l'inversion du sens génital (...) ». Il y a quelque chose à la fois de cocasse et de pathétique dans cette façon qu'a Magnan de ressortir ses vieilles lunes et de s'y raccrocher, tout en s'efforçant de s'adapter à son temps. Le vieil homme ne se cramponne pas, en effet, dans ce texte de 1913, aux seuls mots : il se cramponne surtout à l'idée, très contestée alors, selon laquelle « l'homosexualité » est un symptôme de dégénérescence. Or, non seulement

quelques aliénistes et quelques généralistes attaquent la thèse qu'il défend depuis plus de trente ans, à la suite de Krafft-Ebing, mais la notion même de dégénérescence, à laquelle presque autant que Morel, il a attaché son nom, tombe en désuétude. On imagine la sorte de désarroi qu'éprouve sans doute Magnan devant ces théories nouvelles, défendues entre autres par Näcke, qui font de la « condition homosexuelle » une variation normale de la condition humaine.

(54) Ainsi lorsque « l'homosexualité » est mise en parallèle avec le saphisme. En voici un exemple : « Tout de même, je pense de plus en plus lucidement que si l'homosexualité ainsi que le saphisme sont d'excellents conducteurs de l'électricité artistique, s'ils produisent des poètes, des artistes de toutes sortes, des moralistes, ils ne produisent pas de philosophes. » (Jean de Gourmont — *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> mars 1927, p. 388.)

(55) J. Marouzeau — *Aspects du français*. Paris, Maloine, 1963, p. 106.

(56) R. Étiemble — *Questions de poétique comparée. 1 — Le babelien*. Les cours de la Sorbonne (1959-1960), p. 12.

(57) P. Dupré — *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*. Paris, Éd. de Trévise, 1972.

(58) Robert Hessen — *Die sieben Todfeinde der Menschheit*. 1911.

(59) *Homophile* est effectivement un terme utilisé — quoique très rarement — en immunologie. Le *Dictionnaire français de médecine et de biologie* (A. Manuila, L. Manuila, M. Nicole, H. Lambert — tome III, Masson, 1972) définit cet adjectif de la manière suivante : « Se dit d'un anticorps ne réagissant qu'avec un antigène qui lui est spécifique ».

(60) Le Larousse « Dictionnaire encyclopédique pour tous » mentionne en fait simplement ce terme comme synonyme d'*homosexuel*, sans nous en fournir la nuance. Charles Bardenat donne, en revanche, dans la cinquième édition du *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique* d'Antoine Porot (P.U.F., 1975) une définition nuancée mais curieuse du mot *homophilie*, qui constitue une « entrée » : « Attirance érotique entre sujets de même sexe, l'homophilie est un des aspects de l'homosexualité qui serait vécue sur un plan plus esthétique que charnel. » Définition de non-initié et qui laisse perplexe : une âme peut être belle ; elle ne saurait être esthétique. L'amour, quand il exclut le sexe, reste de l'amour. Mais qu'est-ce que l'amour qui exclut la chair ?

(61) Karl Maria Benkert était de mère hongroise et son père, Anton Benkert, était lui-même fils d'une hongroise. L'érudition, toujours remarquable de Claude Pichois semble avoir été, sur ce point précis, prise en défaut dans un article publié il y a trente ans (un épisode des relations littéraires franco-hongroises *Revue de litt. comparée*, Jan. 1951) où il supposait que « Kertbeny, d'origine germanique, dut apprendre assez tôt le hongrois pour traduire en allemand l'oeuvre de Petöfi ».

Par ailleurs, signalons la reproduction, dans cet article, de deux lettres très intéressantes adressées par Kertbeny à Philarète Chasles (M. Pichois a « exhumé » en 1949 les archives de cet écrivain français). Le ton de l'une de ces lettres, compte tenu des circonstances dans lesquelles elle a été rédigée, éclaire assez la psychologie de Kertbeny dans son jeune âge. Nous trouvons là une confirmation de ce que Wurzbach et, dans une moindre mesure, Ulrichs, ont exprimé sur l'orgueil exagéré du personnage.

(62) Saint-René Taillandier (René Taillandier, dit —). La poésie hongroise au XIX<sup>e</sup> siècle. *Revue des deux mondes*, 1860, p. 929.

(63) Il faut tenir pour non-significatif le fait que le jugement de l'académicien français sur Kertbeny se trouve reproduit textuellement en 1869 dans son étude intitulée *Tchèques et Magyars, Bohême et Hongrie* (p. 270).

(64) H. Routhier — Homosexualité de naissance et pseudo-homosexualité. *La Gazette des hôpitaux*. Oct. 1909, p. 1488-1490.

(65) G. Weinberg — *Society and the healthy homosexual*, 1972.

(66) On pourrait employer, pour désigner toute étude ou tout discours sur ce sujet de l'amour interviril, un mot rare, mais correctement formé : *cinédologie*. L'emploi de ce terme me paraît requérir deux conditions : la première est d'en élargir le sens actuel, un discours ne répondant au qualificatif de *cinédologique* que s'il revêt un caractère licencieux. La seconde est de ne pas craindre le ridicule. La deuxième condition est prohibitive...

---

## CONCOURS

### DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

*Arcadie* organise un concours.

On peut nous adresser avant le 31 mai 1981 une nouvelle dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.

Maximum : quinze pages (format 21×29,5).

Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.

Deuxième prix : cinq cents francs.

Et trois prix de cent francs chacun.

Publication réservée à *Arcadie*.

Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.

Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.

Le choix est sans appel.

## FRANCK

Franck et moi, nous dévorons au travers du hublot un régal d'ombres et de lumières. Sous nos yeux, nous sentons le bac s'ébrouer dans un halo de luminescence. Rouge et noir, il détache sa masse d'un décor fantasmagorique.

Le tablier du bas s'abaisse, dégorgeant des voitures et des camions qui roulent bruyamment, puis accélèrent sur la rampe de béton. Il y a des appels, des pétarades de molybdes. Et puis, le silence enfin ! Seul le bruit de deux mouettes qui tournoient autour d'un drapeau ou piquent derrière les pontons.

Il est temps de regagner la terre, mais avant de nous aventurer sur l'île, nous décidons silencieusement de refaire la traversée jusqu'à La Rochelle, et de revenir, avant de descendre définitivement à RE-la-Blanche.

Nous sommes seuls à l'intérieur d'une cabine publique, à l'abri du vent, de la pluie et des passagers. Nous parlons peu entre des temps de mutisme où se préparent les mots au bord des lèvres. (Tous les deux, nous raffolons de ces dialogues en demi-teinte comme la nuit qui tombe, où les vides comptent autant, sinon plus que les paroles.)

Franck. Il me plaît, ce prénom. Il part comme une flèche amoureuse qui va droit au cœur. Je le prononce avec délectation, et chaque fois mon ami me sourit en forçant un peu son rictus, comme si je l'obligeais à s'extraire d'une rêverie profonde et toujours sérieuse.

On peut s'interroger sur Franck et moi, sur notre entente feutrée, complice, souterraine comme une source cachée. Moi-même, en vérité, je définis assez mal cette amitié-amoureuse, entre ce grand blond téméraire que je suis et ce petit brun timide, pas encore sorti de son adolescence ouatée. Une convention régit notre amitié. A aucun moment elle ne doit peser sur lui, l'empêcher de pousser, de s'épanouir. Il appartient à sa famille, ses copains, son lycée, et je laisse

## FRANCK

disparaître des jours et des jours, jusqu'au moment où soudainement il me manque. Alors, je lui téléphone et nous bâtissons un projet.

- Que fais-tu aujourd'hui ?
- Rien. (Il ne fait jamais rien.)
- Tu veux m'accompagner à l'île de Ré ?
- Okay.

Je le cueille à la gare de La Rochelle. Nous laissons la voiture à la « Police » et nous grimpons sur le bac comme des gamins insouciant. Chacune de nos rencontres me plonge dans l'angoisse que nous ne puissions plus retrouver les sommets dont nous nous sommes enivrés. Aussi, à ce moment précis, je goûte le charme de cette balade en mer, qui donnera une fois de plus à notre connivence cette couleur affirmée d'où naît le soleil, jamais l'ombre, malgré la nuit qui nous cerne à l'heure actuelle.

Le bateau redémarre et barbotte furieusement. La mer est aux moires d'opale. Les vagues mousseuses se bousculent inlassablement. Nous apercevons au loin la coque de quelques bateaux qui roupillent à quai. Quelques-unes de nos paroles se coulent entre de longs silences moelleux.

- C'est beau.
- Très beau !
- On ne peut pas oublier de tels moments.
- C'est vrai.

Je le retrouve beau, frêle, retenu. Il dirige vers moi un regard tendre, me prends la main, sourit, rejette quelques boucles qui cachent ses yeux noisette. Je ressens un plaisir physique profond et court. Ce soir, sa pudeur un rien dédaigneuse consent à quelques confidences.

- Tu es le grand frère que j'aurais voulu avoir.

Je baisse la tête, troublé par cet aveu. Franck en profite pour passer sa main dans mes cheveux... Ses mains fines. Je regarde le sol, ses pieds. Il porte des chaussettes blanches et des « tennis » de la même couleur. Je relève la tête. En face de moi, les yeux de Franck sont devenus brillants dans leur orbite bleutée. Adorable marmot à croquer comme un jeune lord à cause de ses longs cheveux. Il semble rêver.

- A quoi penses-tu ?

Une ombre de tristesse voile ses yeux. Le brillant a dis-

paru. Je vois apparaître cette étrange douceur qui reste chez lui une énigme majeure. Et puis il me dit :

— Si un jour je meurs, ce sera avec TOI...

\*

Une leucémie foudroyante l'emporta quelques mois après. J'appris la nouvelle alors que j'étais en voyage à l'étranger. Je revins précipitamment en France et je rendis visite à sa mère...

A l'intérieur du corridor, alors qu'elle m'ouvrit la porte, j'aperçus une paire de « tennis » blanches à semelles noires qui reposaient sur un tabouret. Bêtement, je les ai fixées sans parvenir à m'en détacher, et... que vous soyez convaincus ou non, je vous avouerai que j'entendis le bruit de la mer et quelque chose qui ressemblait à un... « Je t'aime ». Ensuite, je ne me souviens plus de rien. Rien.

ALEXANDRE d'ARÇAIS.

---

LAWRENCE DURRELL

## LIVIA OU ENTERRÉE VIVE

« *Livia et son lesbianisme* »

Éd. N.R.F. — 286 p. — 60 F

## « SNOBISME ET HOMOSEXUALITÉ »

(suite et fin)

par PIERRE FONTANIÉ.

Les motivations psychologiques du snobisme de Marcel Proust (1871-1922) retiennent l'intérêt du chercheur : « Il y avait, chez lui, le besoin de prouver qu'il n'était pas un paria, suggéré par l'angoisse que faisait naître en lui le sentiment de sa culpabilité. Il fallait qu'il se fit *accepter* là où il serait le plus difficile de l'être, et où il serait le plus humiliant d'être repoussé, c'est-à-dire dans une société choisie, dans ce Faubourg qui était, ici-bas, l'image réelle ou blasphématoire du bienheureux séjour » (George D. Painter : « Marcel Proust », les années de jeunesse 1871-1903, *Mercure de France*, 1966, p. 223). Si Proust perdait un de ses gants chez une duchesse, il envoyait 6 paires de gants et une douzaine de roses à la maîtresse de maison qui avait la bonté de le lui faire apporter. Quand il avait distribué, à profusion, de somptueux pourboires et que ses poches étaient vides, il s'adressait au portier pour lui réclamer 50 francs, le priant, l'instant d'après, de les conserver : « C'était pour vous ». Le lendemain soir, Proust remboursait sa dette, augmentée des intérêts (1).

Bien sûr, un snob ne convient jamais de son snobisme : Misia demanda à Proust : « Êtes-vous snob ? » et il répondit avec indignation que, bien qu'il lui arrivât encore de rencontrer un duc et un prince, ses compagnons favoris étaient un valet (Nicolas) et un chauffeur (Odilon) : les « valets de chambre, dit-il, sont plus instruits que les ducs... le chauffeur a plus de distinction » (George D. Painter : « Marcel Proust », les années de maturité 1904-1922, *Mercure de France*, 1966, p. 204).

Cette réponse est typique du vrai snobisme. Le snob fera état de ses relations avec des supérieurs (haute noblesse) ou des inférieurs (personnel domestique) qu'il affectera de préférer aux

(1) Voir *Arcadie* n° 326.

premiers, jamais de ses rapports avec des égaux et surtout pas avec des bourgeois... tel le héros de Jean Lorrain, Monsieur de Phocas, alias le duc de Freneuse qui adorait fréquenter les rôdeurs de banlieue, les marlous, les acrobates de cirque, autant que les duchesses morphinomanes et les artistes fous !

Un des grands amours de Proust fut Reynaldo Hahn (1875-1947), autre caractère de snob. Pendant son séjour aux armées, il marquait dans son carnet : « coucher dans de la paille avec des brutes dont je ne connais aucune : quelle horreur ! »... et son ami Coco de Madrazo lui dépêchait de Paris de l'eau de Vichy, de l'eau de Vittel, de l'iode en tube, un flacon d'encre myosotis et un fer à moustache très mince (Arcadie 292, avril 1978, p. 202).

Enfin, dernier de l'espèce, Marcel Jouhandeau (1888-1979) affiche, à son tour, une manière de snobisme, lorsqu'il décline l'invitation de s'affilier à l'équipe d'Arcadie « parce que tant de culs-de-jatte à la fois lui auraient fait plus de peine que de se croire seul à l'être » (Arcadie 105, septembre 1962, p. 503).

Oui, nous avons multiplié les spécimens d'homosexuels SNOBS. Néanmoins force nous est de constater et de faire constater que pas un de ces homosexuels n'a été ce qu'il était par SNOBISME, même s'il jouait de sa particularité. Car les homosexuels avérés — et sur ce point Jouhandeau vise juste — « ne le sont ni par pose ni par snobisme ni pour la galerie ni pour arriver, mais pour satisfaire à une impérieuse fascination intérieure » (lettre de Marcel Jouhandeau à Monsieur le Directeur d'Arcadie en date du 18 janvier 1954).

Cette impérieuse fascination intérieure existe dans toutes les classes sociales sans exceptions (la médecine, la justice, l'histoire, la psychologie nous l'assurent, de même que les statistiques des adhérents ou des abonnés des associations ou des revues homophiles), mais toutes les classes sociales ne jouissent pas de la possibilité de révéler leur tendance au grand jour.

« Je me bats pour l'homosexualité populaire, pour l'homosexualité du camionneur ou de l'O.S. de chez Renault. Ce sont eux qui rencontrent le plus de difficultés, car ils n'ont pas le privilège ou l'excuse du snobisme ou du folklore »...

Les fortes et courageuses paroles de Jean-Louis Bory n'ont pas fini de résonner. Elles pèsent plus lourd que les modes, l'arrivisme, les prétendues sociétés secrètes homosexuelles.

Il est arrivé autrefois, il arrive maintenant que l'homosexualité reçoive un bon accueil de la part de cercles fermés ou mondains (le contraire survient aussi), ce que déplorait Georges Maurevert : « Le jour où une saine et brave française

chassera d'un salon, en lui mettant la main sur la figure, une gousse par trop voyante ou une tapette ostentatrice, les mœurs changeront du coup » (revue « Les Marges », n° 141, 15 mars 1926)... L'excentricité, l'originalité ouvrent quelques portes par la force magique de l'exotisme... Sodome exhale toujours un parfum d'Orient aux lourdes senteurs... Le scandale agit à la manière d'un « Sésame ».

« Gabrielle Colette, dite Colette, l'auteur des équivoques Claudine, sut faire ainsi une entrée marquante dans le tout Paris. Elle dansa, sur la scène d'un théâtre des boulevards, un mime assez bêtement érotique, aussi déshabillée que le permettait la loi de l'époque, dans les bras de la marquise de Belbeuf, petite-fille du duc de Morny, travestie en homme. Si la pauvre marquise sombra, tout pavillon amené (elle devint, après de misérables aventures, tourneur sur métaux pour être plus près d'une ouvrière trop aimée et mourut, suicide sans doute, oubliée de tous dans sa baignoire), la matoise Colette fut célèbre du jour au lendemain, et eut, elle, après sa mort, des funérailles nationales » (« Le snobisme » par Philippe du Puy de Clinchamps, P.U.F., 1974, p. 79).

Dans l'univers, méprisable, misérable et, somme toute, petit du snobisme, tout est matière à sottise vanité, tout y est objet d'engouement : « Un jour, le peintre Francis Jourdain objecta : « la pédérastie, ça devient banal. Tu ne pourrais pas trouver autre chose ? Pourquoi, par exemple, ne lancerais-tu pas la mode de l'anthropophagie ? Et Levet promit d'y songer » (Arcadie 316, avril 1980, p. 225). Sans commentaires...

Incontestablement, les snobs ont fait la notoriété de Proust, de Gide et de Picasso avant même que leur génie d'écrivain et de peintre ne les aient imposés à la foule admirative. Nous n'apprendrons à personne que le grand Marcel Proust avait quelquefois des divertissements étranges et sadiques. Il perçait des rats avec une épingle à chapeau. Eh bien, entre les deux guerres, c'était une sorte de snobisme d'interroger le chauffeur lui-même qui déclarait en souriant fièrement : « C'est moi qui apportais les rats à M. Marcel ».

Il en est qui recensent les cas d'adolescents « choisissant délibérément et sans goût réel, l'homosexualité pour s'introduire, grâce à un protecteur ou une protectrice influents dans le milieu dont ils ont le snobisme ». Mais l'hétérosexualité étant extrêmement majoritaire, il tombe sous le sens qu'elle constitue un des moyens de parvenir les plus courants, sauf peut-être à l'époque d'Henri III et de ses mignons ou à celle de Monsieur, frère du Roi, Philippe d'Orléans, dans cette serre chaude

de la Cour dont parlait La Bruyère en 1688 : « une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes et des amours ridicules ».

Quoi qu'il en soit, les cercles fermés ou mondains, l'environnement snob ne représentent pas l'essentiel de la vie en société, et l'homosexualité triomphante d'un Wilde et d'un Custine n'a pas été appréciée outre mesure après l'infamie de la prison et du scandale public. A la fin de l'année 1824, des militaires rossent et dépouillent de son argent le marquis de Custine. Le Paris élégant lui tourne le dos. C'est ce qu'on appelle une réaction saine et morale, indulgente au vol, impitoyable au non conformisme sexuel. « Voilà un homme coulé à fond, flétri, marqué du sceau de la réprobation » soupire le 22 novembre le jeune Lagrange. Une dévote ne lui laisse que les consolations du ciel : « Que Monsieur de Custine soit innocent ou coupable, jamais il ne peut se relever de là. Il n'y a pour lui que les secours de la religion ». Les sots lui demandent surtout compte de l'estime qu'ils avaient pour lui. « La comtesse de Merlin, qui tenait salon à Paris sous Charles X s'essuyait, dégoûtée, la main, quand elle avait serré celle du marquis Astolphe de Custine » (Dominique Fernandez : « L'Étoile rose », Grasset, 1978, p. 413).

Les homosexuels ont l'air de se tailler la part du lion dans la littérature et la culture parce que le souci de respectabilité y est moins grand, mais ils sont bien loin de fournir le gros du bataillon. Aucune statistique n'a jamais démontré que les homosexuels avaient des dons de création supérieurs aux hétérosexuels. Si l'homosexualité suffisait, Robert de Montesquiou et Jacques d'Adelsward seraient les égaux d'un Marcel Proust !

En fait, les homosexuels exercent toutes les professions : administrateurs de sociétés, agents immobiliers, agriculteurs, architectes, archivistes, artisans, artistes, vedettes, agents d'assurance, pilotes d'avion, aiguilleurs du ciel, employés de banque, ouvriers du bâtiment, bibliothécaires, cantonniers, éboueurs, chauffeurs, prêtres, coiffeurs, concierges, couturiers, députés, dockers, détectives, professeurs, etc... et il en a toujours été ainsi, de la plus lointaine antiquité à l'époque contemporaine.

Les extraits d'archives de police qui proviennent des Archives de la Bastille à la Bibliothèque Nationale (mss 10,254 à

10,260 et mss 10,895) énumèrent les professions suivantes pour les homophiles ayant eu des démêlés avec la justice de 1720 à 1750 : *ecclésiastiques* (Claude François Emery ; abbé Gillot ; le sieur Milly ; l'abbé Damfreuille ; l'abbé de Breteuil), *soldats, marchands de drap et de toile* (le sieur Dufour), *marchands de vin* (le sieur Martin), *sculpteurs* (François Bruxelles), *valets* (Magny, Moillièvre, Jean Duvu), *suisse* (le suisse du comte d'Estain), *pages, chaudronniers* (Jean Gibeor), *compagnons teinturiers* (Alexandre des Barres), *garçons menuisiers, garçons bourreliers* (le nommé Veglay), *ébénistes* (un ébéniste du faubourg St-Antoine). Il y a aussi des aristocrates : le duc de Larges ; le marquis de Villars, fils du maréchal ; le duc de Villars Brancas ; le marquis d'Antragues.

Au XIX<sup>e</sup> siècle la Gazette des Tribunaux mentionne un *ecclésiastique* (le 26 novembre 1836), des *instituteurs* (20 mars et 14 mai 1836) et un *portier* de l'avenue de Ségur (9 juillet 1827). Ambroise Tardieu, qui examine des homosexuels, dans le cadre de ses études médico-légales, se penche sur l'anatomie des *ouvriers, des tourneurs, des militaires, des architectes* et des *cordonniers*.

De 1964 à 1966 ont été condamnés pour délits en rapport avec l'homosexualité, suivant les archives du ministère de la justice : 303 *ouvriers de l'industrie, 117 manœuvres, 75 employés de bureau, 71 domestiques, 39 salariés agricoles*. Les 306 condamnés de 1971 comprennent 5 *salariés agricoles, 33 employés* et 123 *ouvriers*.

L'accusation de snobisme tombe d'elle-même d'autant que le domaine du sentiment et de la volupté est un des domaines où il est impossible de feindre à longue échéance.

Si le snobisme faisait les homosexuels, il est indéniable que la mode en serait vite passée, mais l'homosexualité est UN DES POSSIBLES DU DESTIN HUMAIN UNIVERSEL.

C'est en cela que l'HOMOSEXUALITÉ est peut-être la manifestation la plus rebelle au *snobisme* !

PIERRE FONTANIÉ.

## FRANÇOIS MAURIAC

de JEAN LACOUTURE.

Jean Lacouture, après avoir raconté la vie de Malraux, de Blum et du général de Gaulle, s'est attaqué à celle de François Mauriac (1).

Cet écrivain mort en 1970, à l'âge de 85 ans, eut une vie bien remplie. Il aurait pu se contenter de mener une existence bourgeoise d'auteur comblé dès sa jeunesse par le succès et ensuite par les honneurs puisqu'il entra à l'Académie Française à 48 ans, ce qui est un cancer de la gorge et les Immortels du quai Conti pensaient qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre. Mauriac, avec son air souffreteux, survécut 37 ans et de sa célèbre voix cassée par son opération, continua à susurrer ses roseries, car il avait un esprit merveilleusement drôle mais une terrible férocité, n'épargnant personne, pas même ses amis.

Cette causticité naturelle, jointe à un sens très vif de la valeur morale de l'homme et de la justice en politique, le fit accéder à une remarquable carrière de journaliste engagé et de polémiste virulent, qui, surtout dans la dernière partie de sa vie, prit le pas sur sa carrière de romancier et lui valut de nombreuses attaques violentes, venues de tous les milieux, mais plus particulièrement de son propre milieu bourgeois et bien pensant qui ne lui pardonna jamais de défendre la gauche lors de la guerre civile espagnole ou, plus tard, l'indépendance de l'Algérie.

Mais je dois dire que ce qui m'intéressait particulièrement en commençant la lecture du gros livre de Jean Lacouture (634 pages), c'est de savoir s'il parlerait de l'homophilie de Mauriac que celui-ci ne voulut jamais expressément avouer.

Presque jusqu'à la fin de l'ouvrage, je crus que j'étais floué. Pas une seule fois le sujet n'est abordé, même lorsque Lacouture évoque la folle jeunesse de l'écrivain, ses relations amicales avec Cocteau, Proust, Gide et d'autres homosexuels notoires, ou lorsqu'il décrit les violentes crises de désespoir de Mauriac luttant contre le péché, sans préciser la nature de celui-ci, alors qu'il est clair qu'il s'agit du péché de la chair. Et pourtant Mauriac mène depuis longtemps une vie exemplaire de famille, entre sa femme, merveilleuse de compréhension, et ses enfants.

Ce n'est qu'à la page 604 du livre que Lacouture prononce enfin le mot homophilie et aborde ce sujet, avec toutefois beaucoup de

prudence et de précaution, en n'y consacrant que six pages ce qui est bien peu, alors qu'il précise bien que le secret de l'art de Mauriac tient pour beaucoup dans le secret de sa vie.

Ce dernier n'a jamais voulu évoquer le thème de l'homophilie dans son œuvre car, écrivait-il, « ce sont des sujets extrêmement délicats, extrêmement scabreux, qu'il est très difficile de traiter, même la plume à la main... car cela touche à des abîmes ».

On pourrait alors s'étonner que Mauriac ait fait de l'inceste, sujet encore bien plus scabreux, l'un des thèmes majeurs de son œuvre.

Et, malgré l'amitié et l'admiration qu'il vouait à Marcel Proust et à son œuvre il estime que les derniers tomes de la Recherche du temps perdu sont « infectés » par « le vice » et « la profonde boue de ce morbide créateur ».

Mauriac fut toujours terriblement fasciné par la jeunesse, dont il disait que c'est l'âge de l'indétermination.

Ses poèmes décrivent des adolescents troublants, trop beaux, trop délicats et ses romans comportent presque toujours des personnages de jeunes hommes séduisants et l'un de ses derniers s'intitule « un adolescent d'autrefois ».

Regrettait-il sa jeunesse orange dont il disait drôlement à la fin de sa vie qu'elle était « plutôt couça que couci » ?

Mais le véritable drame de Mauriac, c'est qu'il fut profondément chrétien et qu'il y eut toujours un conflit violent entre sa nature et les préceptes absolus et sévères de l'Église. Il écrit : « Tout est dans la nature, mais la nature étant déchue, tout n'y est pas selon Dieu. »

Il en souffre atrocement et après sa quarantième année il subit une longue crise religieuse au cours de laquelle il croit devenir comme fou. Il hurle sa révolte que l'on retrouve dans le très pathétique « Souffrance du chrétien », suivi, lorsque le calme est revenu par « Bonheur du chrétien ».

Julien Green qui fut l'ami de Mauriac a, lui aussi, connu ces crises.

Mauriac a refusé de suivre sa pente naturelle, au prix de sa souffrance ; par celle-ci, par son péché, il remonte à Dieu car il pense que : « Toute la noblesse de l'homme consiste à remonter le courant qui l'entraîne et à vaincre sa nature partout où Dieu exige qu'elle soit vaincue ». On pourrait discuter longtemps sur cette exigence.

Mauriac estime aussi que la renonciation à l'être aimé aboutit à sa possession totale et il écrit, à propos de Prouhèze, l'héroïne du Soulier de Satin de Claudel : « Nous possédons à jamais la créature à laquelle nous avons renoncé ».

Mais ce renoncement lui est dur « Les corps, les corps, je connais bien leur puissance terrible... je compte beaucoup sur l'âge qui vient... vieillesse et paix ».

Et cette tragédie qu'il vécut, Mauriac voulut toujours en taire les raisons profondes.

Cette pudeur sur ce point fut profondément atteinte par la parution de la terrible lettre de Roger Peyrefitte dans le magazine

(1) Éditions du Seuil.

Arts le 6 mai 1964 qui provoqua un grand scandale dans le monde des Lettres.

Lacouture en parle en la jugeant très sévèrement ainsi que son auteur mais il est bien forcé de reconnaître d'une part que Mauriac, lui aussi, ne manquait pas de méchanceté, notamment lors de la mort de Cocteau et surtout qu'il avait provoqué Peyrefitte en attaquant violemment celui-ci sur un sujet fort périlleux pour lui-même. En effet, lors d'une critique du film « Les amitiés particulières », Mauriac clame son dégoût de voir que des garçons de douze ans soient exploités commercialement pour interpréter un sujet homophile et de plus dans le cadre d'un collège religieux, et il estime que Tartuffe est plus innocent que Peyrefitte qui, à la télévision, pensait que ce film aiderait les écoliers à mieux régler leurs sentiments.

C'était de l'aveuglement et du masochisme que d'attaquer Roger Peyrefitte et surtout sur ce sujet. La réponse ne se fit point attendre et elle fut mordante et féroce, donnant de nombreuses précisions sur la nature cachée de Mauriac. Beaucoup estimèrent que Peyrefitte était allé trop loin, d'autres au contraire l'approuvèrent. Il en sera toujours de même avec lui, qui estime que toute vérité, surtout si l'on cherche à la dissimuler, est bonne à dire.

Et il en fut aussi toujours de même avec Mauriac qui, toute sa vie, a suscité des réactions violentes, que Jean Lacouture nous rapporte.

Quoi qu'il en soit, je regrette la timidité de ce dernier sur la question importante de l'homophilie de Mauriac. Il écrit « Il n'est pas de notre ambition ni à notre portée de proposer une « lecture » ainsi éclairée des œuvres de Mauriac ». Cette « lecture » reste donc à faire, car elle est nécessaire pour la compréhension de la vie et de l'œuvre de Mauriac.

Il est dommage que Lacouture s'y soit dérobé, car son important ouvrage, en dehors de cette grave lacune, est fort intéressant, complet, bien documenté et fait bien revivre pour le lecteur la personnalité riche et complexe de Mauriac; si attachante, qu'on l'aime ou non, particulièrement par ses prises de position courageuses lors des événements politiques qui jalonnèrent une vie qui aurait pu être fort calme mais qu'il rendit mouvementée.

RENÉ SORAL.

## SAUNA

de JEAN PAVANS.

Les jeunes écrivains d'aujourd'hui sont souvent déconsidérés par les amateurs de bonne littérature. Ceux-ci n'hésitent pas à leur reprocher de mal maîtriser la langue française ou encore de manquer d'imagination. Pour ma part je suis de ceux qui pensent le contraire car beaucoup de jeunes auteurs gagnent à être connus. Je prends le cas de Jean Pavans qui vient de nous offrir simultanément deux textes : « Lazare définitif » et « Sauna ». C'est de ce dernier que je voudrais vous entretenir. Le récit est fort remarquable aussi bien par son contenu que par sa forme. L'écrivain voue une admiration particulière à trois personnalités dont nul ne peut contester le talent : Hector Berlioz, Anaïs Nim et Julien Green. De cette passion littéraire sont nés trois récits, chacun d'eux mettant en scène l'une de ces célébrités. Néanmoins un point commun ou plutôt un lieu commun lie ces trois textes. Il s'agit du Sauna. Et là Jean Pavans réussit un exploit unique en son genre, du moins à ma connaissance. Imaginez trois génies décrire leurs sensations, expliquer leur comportement et dévoiler leurs réflexions dans un tel endroit !... La chose est pourtant faite grâce à l'habileté de l'écrivain qui pastiche avec humour et talent Berlioz, Nim et Green. L'entreprise était difficile, mais le résultat positif n'en est que plus surprenant car, entrer dans la peau de trois personnages aussi divers que ceux-là ne semble nullement évident. Il ne s'agit pas d'une transposition des ouvrages de ces auteurs dans un lieu bien déterminé, ici le sauna, mais de confronter trois sensibilités opposées entre elles. Les tribulations d'Hector Berlioz dans le hamman donnent prétexte à un texte succinct prêtant peu aux commentaires. L'épisode concernant Anaïs Nim me semble plus intéressant. D'abord parce que l'héroïne s'y métamorphose en homme, ensuite pour sa vision des lieux et des rencontres qu'elle y opère. L'écriture devient peu à peu sensuelle pour donner enfin libre cours à la fête des corps et des sens. L'épisode nous mettant en présence de Julien Green est de loin le plus inattendu car qui imaginerai l'écrivain dans un endroit aussi saugrenu ? On retrouve là les éternels interdits de Green devant la tentation amoureuse mais aussi (qui l'eut cru ?) entre les notions du Bien et du Mal. Je vous laisse le soin de découvrir le dénouement de son aventure.

Curieuse démarche que celle de Jean Pavans. Et puis si cela n'était qu'un fantasme ? Ce récit qui se veut divertissant semble

(1) Éd. de La Différence. Prix : 50 F.

bien plus relever d'une analyse du comportement de trois êtres d'origine, de formation et de culture différentes. En tout cas il fallait que Jean Pavans connaisse parfaitement l'œuvre des trois acteurs-auteurs et leur personnalité. Encore un mot et je finirai. Les amateurs de livres pornographiques sont priés de s'abstenir car à aucun moment il n'est dit ou écrit ce qu'ailleurs on nous étale avec complaisance, même si le passage d'Anais Nim dégage un certain érotisme. Mais pouvait-il en être autrement de celle qui a écrit « Vénus Erotica » ?

FLOREAL DURAN.

## L'HOMOPHILE, CET INCOMPRIS !

du Docteur BERNARD DELEU.

Revendiquer sa différence, est-ce synonyme de vouloir se singulariser ? Non, et Arcadie le démontre depuis longtemps. Mais se savoir, se vouloir différent, peut — trop souvent encore — signifier être mal compris, voire honni. En conséquence, plusieurs homophiles utilisent l'écriture pour, à des degrés divers, militer. Soit.

Mais se raconter, est-ce faire œuvre pie ? Confesser à autrui ses difficultés peut libérer celui qui écrit, peut parfois rassurer le néophyte qui se sait alors plus seul... Raconter ses succès, ses déplacements, ses dépenses et ses amours, restreint, et même rétrécit considérablement l'intérêt qu'on voudrait bien porter à la vie d'autrui. De même que les lettres d'amour des autres, les sentiments intimes s'exportent mal.

Or ce livre (1) se veut participer des deux courants ci-dessus évoqués. Le titre laisse présager une profession de foi (c'en est une, par l'exemple), une étude : mais soit pudeur, soit maladresse, soit embarras, l'auteur multiplie les épigraphes (six successives avant le début du texte proprement dit, et une multitude d'autres au fil des pages) sans compter les nombreuses citations intérieures, et donne l'impression de ces tableaux qui représentent un cadre qui se veut tableau, etc., jusqu'au vertige.

L'autre aspect du texte, prépotent, qui à lui seul est le sujet réel, c'est... l'auteur lui-même : son enfance, ses études, ses amours, ses nombreux, lointains et probablement coûteux voyages, ses séjours dans les palaces — et ses incompréhensions renouvelées de ses amis-amants successifs. Mais telle de ses *amies* a très bien compris pourquoi le Marocain, par exemple, comblé en apparence, fait fi néanmoins de cet égoïsme élargi, et boude.

(1) *La Pensée universelle* — 2<sup>e</sup> trimestre 1980 — 184 p. 8<sup>o</sup>.

On admet fort bien que l'auteur a eu des difficultés à s'accepter, puis à s'assumer : c'est le cas de quasi tous les homophiles. Mais, heureusement, tous n'ont pas noirci des pages ; tous n'ont pas exposé leur moi — pourtant certains en ont souffert, en souffrent —, heureusement pour la crise du papier et le labeur du critique. L'auteur souhaite, me dit-il, que son livre soit « utile car essentiellement humain » ; noble pensée, mais il est hasardeux de vouloir généraliser les résultats d'une expérience personnelle.

PIERRE NOUVEAU.

*P.S.* : Ouvrir un livre sortant de chez cet éditeur, c'est jouer au : « cherchez les coquilles ». Si un progrès a été fait depuis quelques années vers ce qui n'est que *normal*, à savoir : le respect du texte, qui implique le respect du lecteur (et de l'auteur), on trouve encore quelques bévues ou erreurs... Chacun appréciera.

P.N.

## UN MERVEILLEUX DIMANCHE (1)

roman d'ANDRÉ AUDUREAU.

La solitude serait-elle mauvaise conseillère ?

Montherlant avait déjà illustré le proverbe : « Tout voyageur solitaire est un diable ».

Que penser du bref récit, assez largement autobiographique sans doute, de ce fort long week-end de Pentecôte ?

De cet ennui trop réel que dégage pour les esseulés les jours prétendus de fête, à gravement intoxiquer au moyen de barbituriques, un compagnon de rencontre, au demeurant très inoffensif, il y a un pas et même, grâce au ciel, une très large enjambée.

Je crains que l'œuvre, non dépourvue d'ailleurs de qualités, ne conforte guère l'image de marque de nos comportements.

Même si son issue fatale reste heureusement incertaine, je redoute que cette minutieuse confirmation du célèbre « *Vae soli* » n'apparaisse plus vaine qu'attachante.

SINCLAIR.

(1) Mazarine, 42 Fr.

## FABRIZIO LUPO (\*)

de CARLO COCCIOLI.

Un écrivain italien reçoit une brève missive (de l'un de ses lecteurs) rédigée ainsi : « Veuillez, je vous en supplie, me fixer un rendez-vous au plus tôt. Voici mon numéro de téléphone : 93.633. Je vis dans l'attente de votre appel ». Cette courte lettre n'était pas la première qu'il recevait, et elle était signée Fabrizio. On y sent déjà l'ébauche d'une mort sous-jacente et qui se fera précipitée, comme un défi à cette société qui lui refuse obstinément une place au soleil... notre place au soleil. La rencontre eut lieu, et d'emblée Fabrizio avoue : « Vous êtes la seule personne à qui je crois pouvoir me confier, car je suis peut-être sur le point de mourir ». Et le jeune homme entame une très longue histoire d'amour, face à un homme attentif et généreux et qui l'écoute avec un immense intérêt. Fabrizio veut, de par son expérience, « proclamer à ceux qui sont comme lui, que la possibilité d'un ordre existe sur cette terre et une justification dans le ciel... Que nous sommes comme les autres, ni plus ni moins dignes de la vie... *Qu'il est injuste de juger un homme sur ce qu'il aime, qu'il s'agit plutôt de savoir comment il aime.* » Superbe plaidoyer en faveur de l'homophilie.

C'est à Paris, dans le cadre d'une galerie d'art, que Fabrizio rencontre Laurent. Et ce sera le départ d'une quête angoissée d'un Amour qui le dépasse. Inexorablement, des sentiments très forts vont se tresser entre les deux garçons, de tempérament pourtant différent, et un fil invisible les reliera sans jamais se rompre. Ils feront l'expérience de se séparer quarante jours, car Laurent a « signé un pacte avec le temps ». Fabrizio lui écrira de Lausanne avec l'impudeur de l'amant tombé sous le feu de la passion, et déjà, les chantages du malheur de vivre. « Tu sais que mon obstination à t'aimer m'interdit d'être absous... *Il vaut mieux être haï pour ce qu'on est qu'être aimé pour le déguisement dont on a l'adresse de se parer.* » Si la vie des hommes en société n'est qu'un vaste théâtre, Fabrizio échappera à la règle... Il refuse de tricher. La jalousie, la permissive, celle qui est « capable de tirer une image du néant et de se nourrir de cette image après l'avoir gonflée sans mesure » éclaboussera d'eau sale la pureté de leur passion. Paul, Nicole, Andréa... et pourtant, comme l'écrit Fabrizio « Il faut essayer de ne pas se laisser vaincre par la psychose de ses propres sentiments. » Oh, mais l'Amour, ça fait des ravages, ça dévore, ça meurtrit; on s'épuise sans doute à vouloir trop aimer. Les mots

(\*) Livre de poche — N° 5415 — 15 F.

amour, tendresse, passion, désignent des phénomènes d'une intensité dont ne peut se faire une idée quand on ne les a pas éprouvés. Tandis que Fabrizio compte les jours en Suisse, et, serre les paupières pour ne rien voir, l'Italie accueille Laurent. L'évasion sera nostalgie du retour.

Non seulement ils doivent d'un commun accord « chercher l'amour à travers les difficultés de toutes sortes, des interdits, des craintes, des angoisses, mais aussi décider de la forme de cet amour, le construire et puis tenter de l'insérer dans un ordre. » Fabrizio a peur, il se sent fatigué, et lorsque le soleil se couche, il lui trouvera sans doute les couleurs de la défaite. « Ne me quitte pas, j'ai besoin de toi ». Confusion des sentiments. « Je te le répète que je t'aime et pourtant je n'ai jamais méprisé personne comme je te méprise en ce moment ». L'Ange le plus beau peut devenir démon.

Le Créateur du Monde est mis sur le sellette : « Les prières à ce Dieu qui refuse de nous entendre », et pourtant, plus loin : « Chaque fois que je regardais Laurent dans les yeux, c'était comme si je remerciais Dieu de m'avoir créé ainsi » homophile !

La deuxième partie du livre offre moins d'intérêt, peut-être, car elle occasionne une coupure dans la trame du récit et dans son déroulement dramatique. C'est un manuscrit de Fabrizio Lupo qu'il a lui-même confié au témoin-rédacteur de ce livre « Carlo Coccio-li ». Un enfant semble en être le personnage principal de ce qu'on peut appeler : un roman (il faut y voir surtout une recherche littéraire et une libération). Oui, il y a un petit garçon qu'il s'interdit de trop approcher, car la pédérastie est interdite même en pensée !

La troisième partie de l'ouvrage fait encore l'objet de lettres de Fabrizio Lupo adressées à Laurent. Ce dernier est devenu une névrose; « Il vaudrait mieux que tu te libères de moi, écrit-il, je suis malade, mais pas fou. Aide-moi à sortir de ce cercle où je suis enfermé ». La fidélité, la leur, incomprise par les autres, déclenche des réflexions destructives provenant de l'entourage : « Cela ne peut pas durer à moins d'un miracle. » Aussi les deux Amants sont-ils seuls pour « prolonger » leur amour sans équivoque dans un « milieu » où la règle commune exige que l'on ne couche « jamais deux fois avec le même ». Et pourtant, ils ne briseront pas la conjuration, ni l'infatigable comptabilité du destin, surtout Fabrizio qui préfère cette vie de névrose intacte, pleine de terreurs qu'il endure, à celle, conventionnelle, des aventures sans lendemain. Il persistera à s'ouvrir à la frénésie sensuelle de son amour condamné. Il s'écriera : « Je ne veux pas renoncer à cet ordre qui seul peut nous justifier. Je ne veux pas, fût-ce au risque même de finir dans un asile, au risque d'y perdre ma santé et d'en mourir... Je ne veux pas renoncer à l'idée, à la certitude que nous sommes des êtres capables d'une conduite normale, capables d'avoir un ordre, capables d'amour. » Cet absolu conduira Fabrizio au Jardin du malheur et son Dieu deviendra superflu. Sa droiture et son honnêteté incommensurables seront sans doute mal appréciées d'un Dieu que Fabrizio estime malgré tout à un très haut degré.

Laurent absent, « Tous les fantômes du monde reviennent l'assaillir ». Il faudrait l'oubli pour recouvrir sa passion à la densité de mille nuages de poussière, mais l'impénétrable activité du destin poursuivra son cours... Les appels en direction de Laurent se font fréquents : « Viens près de moi, je suis trop seul, ne me laisse jamais », avec quand même l'espoir enfoui que « *jamais personne ne pourra les séparer, car ils ont le SIGNE* ». Les cris se font redoutables : « Aide-moi, sinon tout cela me fera mourir. » Laurent répond « Moi aussi Fabrizio, je t'aime, mais c'est pour cela justement parce que je t'aime que je veux me détacher de toi ». Torpeur. Sanglots longs. Que faire... Ni la force de rester, ni celle de partir, et dans sa douleur, Fabrizio s'adresse à Dieu : « Pourquoi tout cela nous arrive-t-il ? ».

Il arrive un moment où l'on se rend compte que les choses nous lâchent, s'en vont avant qu'on ne parte. Le héros de ce livre reste là, jouissant presque de ce calme auquel on parvient à l'autre bout du désespoir et qui ressemble au bonheur. « Rien de plus simple que la mort. Je suis en paix... » Il ira rejoindre Laurent dans le ciel, endroit où il pourra désaltérer sa soif tenace d'illimité.

Un dernier message sera lancé : « Ne pas oublier, Laurent et moi et notre histoire d'hommes; ne pas oublier tous les autres qui autour de nous, attendent de quelqu'un un mot d'espoir. Non, je ne veux pas céder à la rhétorique ! Pourtant sais-tu ce que je dis, moi qui vais mourir ? Que jamais en ce moment, que jamais avec d'autant d'engagement de l'âme et du cœur et de la raison, je n'ai crié espoir ! espoir ! espoir ! à tous ceux qui sont capables d'entendre ces mots. Que jamais en ce moment je n'ai pu mieux me rendre compte de la beauté de la vie, que jamais comme en ce moment je ne me suis senti capable d'en exalter la valeur. Que jamais comme en ce moment je n'ai aimé la vie. Ma mort devrait être la plus éclatante confirmation de cette volonté d'espérance que je porte en moi, de cette foi ardente en la noblesse de la vie. Notre histoire, histoire de Laurent et la mienne... »

Même en sachant que rien, ni personne, ne revient jamais ???

ALEXANDRE d'ARÇAIS.

## WEISSE REISE

film franco-suisse de WERNER SCHROETER.

A l'origine — lointaine — le projet d'un grand film intitulé « Tous les marins du monde ».

Réduit à cinquante-deux minutes dans des décors peints, avec un budget famélique, des chansons et commentaires en voix « off », ceci reste une œuvre étrange et parfois surprenante.

Les deux marins, l'un italien, l'autre allemand vivent et miment des amours très heureuses mais au dénouement tragique dans une série d'escalades : Naples, Hambourg, San Francisco, Hong Kong.

Inutile d'avoir une femme dans chaque port quand on a l'homme de sa vie à portée de la main.

Telle pourrait être la morale de cette histoire, qui pour le bon peuple ne l'est guère, mais qui pourrait — pourquoi pas — être un jour proposée aux enfants des écoles.

SINCLAIR.

## THÉÂTRE

### LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

de BERNARD-MARIE KOLTES.

L'Art du monologue ne saurait faire oublier les célèbres tirades de nos tragédiens. Plus récemment Jean Cocteau nous en donna un brillant exemple avec « La voix humaine ». Aujourd'hui la critique a salué « La nuit juste avant les forêts », pièce à un seul personnage de Bernard-Marie Koltes.

Ça crie, ça jure, ça gesticule et ça vous prend à la gorge. On pourrait ainsi résumer la pièce mais sous le bruit d'une telle fureur se cache tout le désespoir d'une jeunesse en quête d'elle-même. Certains diront que le sujet a été traité maintes et maintes fois. La

nouveauté consiste dans le ton employé et surtout par l'originalité de l'interprétation. Richard Fontana de la Comédie Française « s'éclate » et s'offre au public. On pourrait presque parler de « prostitution théâtrale ». Il vit ce personnage de jeune paumé qui sous la pluie et sans argent s'accroche au premier passant venu. Le protagoniste est sans aucun doute un de ces naufragés de la vie qui nous conte avec violence et parfois tendresse l'absurdité de l'existence, des rencontres que l'on peut y faire, des situations aussi cocasses que dramatiques.

Il y a comme un vent de folie sur la minuscule scène du Petit Odéon et cela finit même par nous gêner parce que nous sommes enfermés dans une cage trop étroite; celle du conformisme de notre vie de petits bourgeois. Lui c'est le loup sans le sou, sans domicile fixe, sans attache affective et sans travail. Sous la naïveté de tels propos il y a plus d'une vérité de dite et il se dégage ce respect de la différence. On parle d'homosexualité dans des termes qui peuvent choquer certaines personnes parce qu'employés péjorativement. Néanmoins faisons abstraction du langage et inclinons nous devant un foisonnement d'un vocabulaire à en donner la nausée. Mais la pièce n'est elle pas à l'image de cette vie où les contacts humains sont imperceptibles parce qu'inexistants ou très superficiels. Ce monde cloisonné à tous les niveaux est dénoncé sans complaisance. Éloge des différences serait une bien grande définition de ce pamphlet mais Koltes fait dire à son personnage sa haine de toute ségrégation.

Richard Fontana a su donner au texte toute son ampleur même si parfois il en fait trop. Sa voix rauque et sensuelle nous surprend, son corps tout en souplesse et fougueux nous charme et le tout ne nous laisse point indifférent.

FLORÉAL DURAN.

ANDRÉ DU DOGNON

## L'HOMME ORCHESTRE

NRF — 32 F

A nouveau disponible

— 200 —

Patrick DREVET

## LES GARDIENS DES PIERRES

« des *CONTRASTES* psychologiques  
et sensuels saisissants »

Éd. N.R.F. — 296 p. — 60 F

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 \* NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22  
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 \* NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73  
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

## VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie  
épargne - retraite  
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

*Raymond MAURE*

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

\*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique

Présent au club chaque week-end

— 201 —

**AU BON PORC**  
**SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE**

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

**Choucroute paysanne — Saumon fumé**

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE  
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

**PETIT GIOVANNI**  
**BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER**

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

\*\*  
UN ACCUEIL SYMPATHIQUE  
VOUS SERA RÉSERVÉ

**JEAN-PIERRE KRETTNICH**  
**PEINTURES - DÉCORATION**

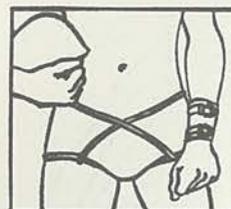
d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

— 202 —

Amis d'ARCADIE, chez  
**BARLAY**  
**CHEMISIER-TAILLEUR**



**SLIP RUBEN TORRES**

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

*Vous trouverez un accueil sympathique*

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1981 Cuir, Nylon, Caoutchouc

★  
Pour les Fous du Cuir  
et les Anticonformistes

**Boy's**  
**[Cuir]**

Boîte Postale : N° 33

13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS  
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★ Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. ★

# Salvatore

esthétique  
coiffure  
prothèse capillaire

sur rendez-vous  
du mardi au samedi  
de 9 h à 19 heures  
18 rue des messageries  
75010 paris

tél. 824.60.12 - 824.48.61  
métro poissonnière - parking privé

